

## L'INTRODUCTION DU PERSAN EN ÉPIGRAPHIE MONUMENTALE (V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> - VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècles)

Et cependant les savants qui ont parcouru les ruines de l'Orient musulman connaissent toute l'importance des monuments et des inscriptions qu'on y rencontre à chaque pas

Max van Berchem

Nous avons déjà tracé les contours du processus de renouvellement et de diffusion de la langue persane, qui se produisit dans les provinces musulmanes orientales à partir du III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle (3.2). Ici nous nous limitons à remarquer que, si d'autres sources textuelles témoignent des phases de formation du persan moderne, aucun monument antérieur au V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle ne porte les traces d'une inscription en langue persane et graphie arabe.<sup>993</sup> Cependant, nous ne pouvons pas exclure que des inscriptions persanes plus anciennes que celles dont nous avons connaissance aient disparu avant de pouvoir être répertoriées, comme c'est le cas pour une grande quantité de vestiges du monde iranien pré-mongol.

Dans *A survey of Persian Art*, Henri Massé a dévoué un chapitre à l'épigraphie persane, dans lequel il a fait remonter l'apparition de cette langue dans des inscriptions architecturales au IX<sup>e</sup>/XV<sup>e</sup> siècle.<sup>994</sup> Bien que l'arabe fut la langue épigraphique principalement utilisée en Iran oriental pendant toute la période pré-mongole, les recherches archéologiques menées au cours du siècle passé ont permis d'élargir le répertoire connu et de mettre à jour la chronologie des inscriptions persanes. Une monographie récente de O'Kane retrace l'histoire de l'épigraphie persane des origines jusqu'à l'époque safavide.<sup>995</sup> Ce premier ouvrage à caractère général entièrement consacré aux inscriptions persanes d'époque médiévale a fourni à la communauté scientifique une vision d'ensemble sur cette production artistique, ainsi qu'une bibliographie détaillée et de nombreuses photographies et traductions de textes. C'est en nous appuyant sur cette étude et sur d'autres à caractère monographique ou général,<sup>996</sup>

---

<sup>993</sup> Nous signalons qu'une coupe en argent avec des vers persans inscrits a été attribuée par Marschak (1986, p. 96-98, pl. 115-18) à l'époque samanide (fin III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> - début IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> s.) ; cependant, il est toujours difficile de fournir une datation fiable pour ce type d'objets. O'Kane (2009, p. 11-13) a remarqué la similarité de contenu entre cette inscription mobilière et un distique attribué au poète Hāfiz (VIII<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup> s.).

<sup>994</sup> Massé 1939, p. 1795.

<sup>995</sup> O'Kane 2009.

<sup>996</sup> Nous citons en particulier le volume de Sheila Blair (1992), qui réunit les inscriptions islamiques d'Iran et de Transoxiane datables entre le III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> et le début du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> s. De plus, un grand nombre d'inscriptions persanes de provenances diverses sont à présent consultables sur la base de données informatisée *Thesaurus*

que nous allons présenter dans ce chapitre un aperçu des inscriptions persanes documentées dans l'ensemble des provinces musulmanes orientales et datées (ou datables) d'une période comprise entre le début du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> et la fin du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle.

Une première section est dédiée aux variétés de persan (pehlevi et arabo-persan) attestées dans des inscriptions bilingues datant du début du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle. Nous présentons ensuite par ordre chronologique les inscriptions en persan moderne produites en Transoxiane (mi-V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> - fin VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle) ; pour conclure sur des témoignages de l'emploi du persan épigraphique aux frontières de l'Iran médiéval : en Azerbaïdjan et en Inde (fin VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle). Des textes inscrits sur des bâtiments civils aussi bien que des inscriptions funéraires relevées dans des mausolées seront inclus dans la revue. Nous tentons de décrire brièvement le contexte historique dont ces témoignages sont issus et de faire des observations sur le contenu et le style graphique des inscriptions. Les textes persans seront transcrits dans leur forme originelle, et accompagnés par des commentaires utiles à leur compréhension et par des renvois à des traductions existantes. Puisque les études précédentes se sont souvent avérées incomplètes en ce qui concerne la lecture et l'examen paléographique des inscriptions persanes, nous avons cherché, dans la mesure du possible, à approfondir l'analyse des textes à l'aide des photographies et reconstitutions graphiques disponibles. Dans certains cas, et en particulier pour les documents qaraghanides provenant des régions de Boukhara et Samarkand, nous avons pu observer et photographier les inscriptions au cours d'un séjour de recherche en Ouzbékistan à l'automne 2015.<sup>997</sup>

Le but principal de cette vision d'ensemble est de situer les inscriptions persanes de Ghazni dans un contexte géographique et culturel élargi, afin de faire ressortir les similarités et les différences du corpus analysé vis-à-vis de la production artistique datant de la même époque. Comme nous pourrions le constater, les données qui attestent l'usage du persan épigraphique à l'époque pré-mongole ne sont pas très nombreuses ; leur étude nous permet néanmoins d'observer quelques caractéristiques récurrentes, ainsi que l'émergence de certaines pratiques destinées à se poursuivre et à se développer aux époques suivantes.

---

*d'épigraphie arabe (TEI)* conçue par Ludvik Kalus et Frédéric Soudan (en ligne depuis octobre 2011 et constamment enrichie).

<sup>997</sup> Cette mission a été cofinancée par une bourse d'aide à la mobilité internationale de l'IFEAC et par l'UMR7528 Mondes iranien et indien. Elle a abouti à la collecte d'une large documentation photographique et bibliographique relative aux inscriptions monumentales de l'Ouzbékistan, et à la rédaction d'un document de travail (Allegranzi 2016).

## 10.1 Usages du persan dans des inscriptions bilingues (première moitié du Ve/XI<sup>e</sup> siècle)

### 10.1.1 Les inscriptions en arabe et pehlevi des tours funéraires du Ṭabaristān

À une époque contemporaine ou peu antérieure à l'apparition du persan moderne dans l'épigraphie monumentale, un phénomène caractéristique s'est produit dans la région historique du Ṭabaristān, aux bords méridionaux de la mer Caspienne (Pl. LXI.1). Nous nous référons à la pratique d'orner les mausolées avec des inscriptions bilingues arabe-pehlevi, un usage qui est associé à un modèle architectural bien précis, à savoir celui des « tours funéraires » bâties par les membres de la lignée bāwandide.<sup>998</sup>

Les Bāwandides, qui revendiquaient une descendance directe des Sassanides, régnèrent sur le Ṭabaristān pendant six ou sept siècles (VII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup>), de manière indépendante ou comme pouvoir vassal des dynasties musulmanes des Būyides et des Seljuqides.<sup>999</sup> Le corpus de tours funéraires bāwandides consiste en trois monuments : la tour de Rādkān ouest (407-411/1016-1021), située dans la zone sud-ouest de la province iranienne du Gulistān, à 40 km de la ville actuelle de Gurgān ;<sup>1000</sup> les tours de Lājīm (413/1022-23) et de Risgit (début VI/XII<sup>e</sup> s. ?) qui se dressent dans la région du Mazandéran, respectivement à 35 et à 45 km au sud de Sārī. Les premières études consacrées à l'architecture et à l'épigraphie de ces monuments remontent à la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle.<sup>1001</sup> Des contributions plus récentes sont celles de Sheila Blair, qui fournit une révision des textes et une traduction des inscriptions arabes, et de Melanie Michailidis, qui propose une réinterprétation globale de l'esthétique et de la fonction de

---

<sup>998</sup> Ces « tours » (pers. *burj*) ne dépassent pas de manière significative la hauteur des autres mausolées à coupole de l'époque, mais la verticalité de leur structure est accentuée par le ratio entre le diamètre de la base et la hauteur du corps cylindrique.

<sup>999</sup> Les liens de l'éponyme de la dynastie (Bāw) avec la lignée sassanide sont généralement acceptés par les historiens, Bosworth 1973a, p. 55. Sur l'histoire des Bāwandides, convertis à l'Islam vers la moitié du III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle, voir Madelung 1975, p. 216-19 ; *Id.* 1984.

<sup>1000</sup> Le nom « Rādkān ouest » permet de distinguer ce site du village homonyme de « Rādkān est », à proximité de Mashhad, où existe également une tour funéraire datant de la fin du VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle (Blair 1985, p. 87). Puisque ce deuxième monument n'est pas inclus dans notre analyse, nous allons nous référer à Rādkān en sous-entendant le site du Gulistān .

<sup>1001</sup> La tour de Rādkān et ses inscriptions arabes, déchiffrées par Max van Berchem, sont publiées dans Diez 1918, I, p. 87-100 ; une étude épigraphique approfondie de ces documents a été achevée par Flury (1921). Les tours de Lājīm et de Risgit et leurs inscriptions arabes sont publiées par Godard (1936b). Ernst Herzfeld a déchiffré les textes pehlevi de Rādkān (Herzfeld 1933, p. 140-47) et de Lājīm (Herzfeld 1937, p. 79-80).

ces monuments.<sup>1002</sup> Nous signalons également une nouvelle lecture de l'inscription pehlevi de Lājīm par Ḥasan Rezā'ī Bāgbīdī ; enfin, Carlo Cereti s'est récemment intéressé aux inscriptions pehlevi du Ṭabaristān et à leur contexte linguistique et culturel.<sup>1003</sup>

Michailidis a énuméré les caractéristiques spécifiques des tours funéraires bāwandides : elles ont toutes une structure en brique cuite composée par un corps cylindrique et une coupole conique ou conique-sphérique ;<sup>1004</sup> elles sont localisées dans des sites isolés et montagneux ; l'entrée est rehaussée ; l'intérieur est sombre et non décoré ; aucun corps n'est enterré dans la chambre funéraire. Ces éléments suggèrent que ce type de mausolée n'était pas conçu en tant que destination d'un pèlerinage dévotionnel. À ces particularités s'ajoutent la présence d'inscriptions bilingues arabe-pehlevi et, au moins dans deux cas, l'indication de la date d'après les deux calendriers lunaire (islamique) et solaire (zoroastrien).<sup>1005</sup> Dans le cadre de notre analyse, nous allons nous concentrer sur les aspects épigraphiques, sans nous attarder sur les caractéristiques architecturales de ces monuments.

#### ***La tour de Rādkān ouest (407 - 411/1016 - 1020-21)***

La plus ancienne et la plus haute (35 m) des tours bāwandides se dresse à Rādkān ouest (Pl. LXII.1). Deux inscriptions en stuc ornent le monument : la première, presque complètement disparue aujourd'hui, était sculptée sur une plaque placée au-dessus de l'entrée et contenait un texte de fondation en arabe composé en rime (*Rādkān 1*, Pl. LXII.2) ;<sup>1006</sup> la deuxième trouve place dans un bandeau épigraphique qui entoure le corps de la tour à la base du toit conique (*Rādkān 2*). Une partie de ce bandeau contient une inscription sur une ligne horizontale correspondant à un texte de fondation en arabe dont la formulation diffère de celle de l'inscription de l'entrée. Dans la section restante, plus

---

<sup>1002</sup> Blair 1992, n<sup>os</sup> 31, 32, 79, p. 85-90 et 208-10, fig. 48-54, 155, 156. Michailidis 2007 ; *Id.*, 2009 ; *Id.*, 2015. Voir aussi Anisi 2007 (n<sup>os</sup> 18, 19, 27, p. 277-87, 348-52, fig. 18.1, 20.1, 27.1-2) pour les relevés des monuments et les résultats de leurs restaurations récentes.

<sup>1003</sup> Bāgbīdī 1383š./2004 ; Cereti 2015, p. 161-69.

<sup>1004</sup> En s'appuyant sur les examens de l'Organisation de l'héritage culturel d'Iran (ICHO), qui ont montré les déformations subies dans le temps par les couvertures des tours de Lājīm et Risgīt, Anisi (2007, p. 111, n. 72) a avancé l'hypothèse que ces deux monuments avaient à l'origine une coupole conique comme celle de Rādkān.

<sup>1005</sup> Michailidis 2007, p. 276-79 et *Id.* 2015, p. 146-50.

<sup>1006</sup> Voir la lecture de van Berchem dans Diez 1918 : p. 97-99 et pl. 1, fig. 2 ; Blair 1992 : n<sup>o</sup> 31, p. 85 et fig. 48, p. 238 ; *TEI*, n<sup>o</sup> 6317. Le seul témoignage dont nous disposons pour reconstituer l'aspect originel de l'inscription est le dessin réalisé vers la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle par D'Allemagne (attribué par erreur à Hommaire de Hell), cf. *CII* IV/6, pl. 34.

courte, est exécutée une inscription en pehlevi, dont le texte est réparti sur deux lignes superposées (Pl. LXIII.1).<sup>1007</sup>

Les inscriptions mentionnent le commanditaire de l'édifice, Abū Ja'far Muḥammad b. Vandarīn Bāvand, auquel sont attribués des titres courants dans le formulaire arabo-musulman (*al-amīr al-sayyid al-ḥaṭīr*, cf. *Rādkān 1* ; *Mawlā amīr al-mu'minīn*, cf. *Rādkān 1* et 2). Cependant, ce personnage est appelé aussi *ispahbad* (cf. *al-isbahbad* dans le texte arabe / *spahpet* [sic] dans la version pehlevi), titre dérivé du persan et employé pour désigner le « chef d'armée » depuis l'époque achéménide.<sup>1008</sup> Jusqu'à présent, aucune mention explicite de Muḥammad b. Vandarīn n'a été décelée dans les sources narratives ou numismatiques ; malgré cela, les chercheurs ont tendance à identifier ce personnage avec un souverain de la branche principale des Bāvandides.<sup>1009</sup> L'inscription nous informe qu'il entama la construction du mausolée de son vivant : les dates du début et de la fin des travaux sont données dans l'inscription bilingue et correspondent aux années 407 et 411 de l'hégire / 383 et 387 du calendrier solaire *yazdgirdī* [1016 - 1020/21 de l'ère chrétienne].<sup>1010</sup> La date de l'inscription de l'entrée est très peu lisible, mais Herzfeld et Blair ont identifié une référence à l'année 407 qui coïncide avec la première date de l'inscription supérieure.<sup>1011</sup>

### ***La tour de Lājīm (413/1022-23)***

La tour de Lājīm diffère légèrement de la précédente par son aspect : elle a une hauteur assez réduite (env. 18 m) et une coupole de forme conique-sphérique, à la base de laquelle deux bandeaux épigraphiques font le tour du monument (Pl. LXIII.2). Le bandeau supérieur (*Lājīm 1*) contient un texte en pehlevi, le bandeau inférieur en arabe (*Lājīm 2*). Les deux inscriptions sont réalisées avec des briques en saillie sur un fond de plâtre ; les lettres pehlevi ont des dimensions inférieures par rapport aux lettres arabes

---

<sup>1007</sup> Diez 1918, p. 87-93 et pl. 2, 3 ; Herzfeld 1933, p. 142-45 et pl. 1 ; Blair 1992 : n° 31, p. 85 et fig. 49-51, p. 239 ; *TEI*, n° 6316. Voir aussi *CII* IV/6, pl. 35-39.

<sup>1008</sup> La forme courante du titre en pehlevi est *spāhbed*. Les sources textuelles associent à plusieurs souverains bāvandides le titre de *ispahbad* et la deuxième des trois branches de la dynastie, au pouvoir entre le V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> et le VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècles, est spécifiquement connue comme *Ispahbadiyya*, voir Bosworth 1973b ; *Id.* 1996, p. 164. Nous remarquons néanmoins que le titre d'*ispahbad* ne figure pas sur les monnaies bāvandides, où des titulatures arabes sont combinées à des formules religieuses shi'ites, voir Miles 1971.

<sup>1009</sup> Michailidis 2015, p. 152-53. Madelung (1984) suggère d'identifier ce souverain avec un *iṣbahbad* de Firīm allié des Būyides, mentionné par Ibn al-Aṭīr (IX, p. 187) dans sa chronique de l'année 407/1116-17.

<sup>1010</sup> Ce calendrier fut en usage en Iran dans la période comprise entre la réforme du calendrier par le dernier sassanide Yazdgird III en 632 et l'introduction d'un nouveau calendrier solaire dit *Jalālī* sous le seljuqide Malik Šāh en 471/1079. Abdollahy 1990 ; de Blois 1996b.

<sup>1011</sup> Herzfeld 1933, p. 142, 143 ; Blair 1992, p. 86, 87. En revanche, van Berchem lisait cette date comme 401, voir Diez 1918, p. 88.

(Pl. LXIII.3).<sup>1012</sup> Chaque bandeau comporte un texte de fondation, mais la formulation adoptée dans les deux langues diffère sur plusieurs points. Le défunt porte le nom d'Abū al-Fawāris Šahryār b. al-‘Abbās b. Šahryār et ne peut pas être associé avec certitude avec un personnage historique particulier.<sup>1013</sup> Le nom est précédé par les épithètes *al-kiyā al-jalīl* dans la version arabe (*kiyā* signifie en persan « roi, seigneur ») et *šāh tuwānmand* dans la version pehlevi ; le titre de *Mawlā amīr al-mu‘minīn* suit le nom dans les deux textes. Cette fois-ci, le commanditaire du mausolée n'est pas le souverain lui-même, mais la mère du défunt, Čihrzād fille de Sīspuhr.<sup>1014</sup> La fin de l'inscription arabe semble contenir la mention d'un architecte, al-Ḥusayn b. ‘Alī (?) ; la lecture de ce nom est pourtant douteuse, cette section de l'inscription étant déjà très endommagée à l'époque de Godard. Des incertitudes subsistent également sur l'identification de la date islamique avec l'année 413/[1022-23]. Toutefois, cette date a récemment été confirmée par Bāgbīdī qui a décrypté dans le texte pehlevi l'année 389 du calendrier *yazdgirdī*, correspondante à l'année 413 de l'hégire. Nous remarquons que, dans la version persane, à la place du nom de l'architecte sont indiqués un mois et un jour précis, se référant probablement à la construction du monument.<sup>1015</sup>

### ***La tour de Risgit (Ve/XIe ou VIe/XIIe siècle ?)***

La tour de Risgit se dresse à une courte distance de la précédente ; la forme du monument est similaire (Pl. LXIV.1), mais ses décors en plâtre sculpté montrent des particularités stylistiques qui peuvent être attribuées à une production artistique un peu plus tardive.<sup>1016</sup> L'inscription circulaire qui court à la base de la coupole (*Risgit* 2, Pl. LXIV.3) est

<sup>1012</sup> Pour le texte arabe, voir Godard 1936b, p.112, 113 ; Herzfeld 1933, p. 143 ; *Id.*, 1937, p. 78, 79 ; Blair 1992, n° 32, p. 88 ; *TEI*, n° 6334. Le texte pehlevi a été déchiffré par Herzfeld (1937, p. 79-81) et Bāgbīdī (1383š./2004, p. 17-20).

<sup>1013</sup> Madelung (1984) a avancé l'hypothèse que ce personnage correspond à l'*isphbad* Šahryār Bāvand mentionné par Nizāmī ‘Arūzī (p. 100) comme le souverain qui accueillit Firdawsī après son départ de la cour de Maḥmūd le ghaznavide ; Bāgbīdī (1383š./2004, p. 20) a récemment réaffirmé une telle identification. En revanche, Michailidis (2015, p. 153) a suggéré que le personnage en question soit un souverain issu d'une branche secondaire de la lignée, au pouvoir à la même époque qu'Abū Ja‘far Muḥammad b. Vandarīn.

<sup>1014</sup> L'identification du titre *šāh tuwānmand* et du nom du grand-père maternel du défunt, Sīspuhr, sont basés sur la lecture de Bāgbīdī (1383š./2004, p. 18). Dans la version arabe le nom de la femme, transcrit Čihrzād, est précédé par l'épithète *al-sitta al-karīma*, tandis que la lecture du patronyme reste obscure, cf. S-l-y-[ā-ḥ]-v-r, Blair 1992, p. 88.

<sup>1015</sup> Bāgbīdī 1383š./2004, p. 18-20. Herzfeld (1937, p. 79, 80) avait lu dans le texte pehlevi la date 313 (correspondant à 334/946).

<sup>1016</sup> Bivar 1972, p. 16-21. L'auteur remarque en particulier que les palmettes en stuc ornant le bandeau à la base de la coupole ressemblent à celles de certains monuments datant du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle. Cependant, les restaurations récentes du monument (1384/2005-6) ont révélé que la couche originelle du décor architectural était constituée par des compositions géométriques en brique cuite, voir Anisi 2007, p. 349 et fig. 27.2).

entièrement en arabe et contient deux citations coraniques (Coran XXI, 36 et CXII).<sup>1017</sup> En revanche, sur une plaque en plâtre placée au-dessus de l'entrée est sculpté un texte de fondation (*Risgit 1*, Pl. LXIV.2) : il se compose de trois lignes et demi en arabe et d'une demi-ligne en pehlevi, presque complètement effacée dès l'époque des premiers relevés. L'inscription contient deux noms propres d'origine persane qui posent des problèmes d'interprétation : ils semblent désigner deux frères, Hurmuzdyār et Ḥabūsyār (ou Ḥanūsyār ?), fils de Masdarā.<sup>1018</sup> La partie finale du texte arabe est très peu lisible à cause des endommagements du relief : Godard a suggéré la présence d'une date, dont il a identifié le mois (*šawwāl*) et l'année 400[/1010],<sup>1019</sup> mais Adrian D.H. Bivar a réfuté cette lecture et reporté d'un siècle la datation du monument (env. 500/1106).<sup>1020</sup> Cette dernière attribution chronologique a été généralement acceptée par les chercheurs ultérieurs,<sup>1021</sup> cependant, certaines études récentes relancent l'hypothèse d'une fondation dans la première moitié du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, sur la base des similarités architecturales et épigraphiques avec les deux autres tours bāwandides.<sup>1022</sup> En dépit de difficultés qui affectent la lecture de la dernière ligne de l'inscription *Risgit 1*, il nous semble assez vraisemblable que le texte arabe se terminait par une date. Si cela était le cas, nous pouvons supposer que, dans la courte section en pehlevi qui suivait, désormais illisible, cette même date était reformulée d'après le calendrier solaire.

### ***Observations paléographiques***

Les inscriptions arabes des trois tours funéraires sont assez similaires du point de vue du contenu : elles correspondent toutes à des textes de fondation et emploient un formulaire assez standard, à l'exception de l'inscription *Risgit 2* qui contient deux citations coraniques. En revanche, l'analyse paléographique révèle des choix stylistiques assez variés : deux styles de coufique tressé et fleuri sont employées à *Rādkān 1* et 2 (Pl. LXII.2, LXIII.1), l'inscription *Lājīm 2* est en coufique simple (Pl. LXIII.3), tandis que *Risgit 1*

<sup>1017</sup> Cf. Godard 1936*b*, p. 120 ; Blair 1992, p. 208.

<sup>1018</sup> Cf. Blair 1992, p. 208 ; *TEI*, n° 26818 et Michailidis 2015, p. 154. Cette dernière a identifié Masdarā à un souverain d'une branche secondaire des Bāwandides et au commanditaire du monument funéraire.

<sup>1019</sup> Godard 1936*b*, p. 120, 121.

<sup>1020</sup> Bivar 1972, p. 21-23. D'après l'interprétation de Bivar, le chiffre quatre (*arba 'a*), identifié par Godard, ne ferait pas partie de la date, mais indiquerait le nombre de corps inhumés dans le monument. Cette interprétation nous paraît néanmoins peu vraisemblable : d'une part, seuls deux défunts sont mentionnés dans l'inscription ; d'autre part, une formulation similaire n'est pas courante dans le répertoire d'inscriptions funéraires islamiques.

<sup>1021</sup> Blair 1992, p. 208, 209 ; Michailidis 2015, p. 142, 154.

<sup>1022</sup> Anisi 2007, p. 351, 352 ; O'Kane 2009, p. 20, n. 69.

et 2 sont exécutées dans un coufique fleuri souple et très orné (Pl. LXIV.2, 3).<sup>1023</sup> Cette variété nous montre que, en dépit des nombreuses similitudes et du caractère conservateur de l'architecture des tours bāwandides, les lapicides qui ont réalisé leurs inscriptions se sont inspirés de modèles différents et conformes aux « modes » paléographiques répandues à l'époque (voir aussi 8.3.2).<sup>1024</sup>

En ce qui concerne les deux inscriptions pehlevi de Rādkān et Lājīm, Cereti a remarqué à quel point ces textes représentent un témoignage original du point de vue linguistique et paléographique. En premier lieu, elles attestent d'une variante régionale peu connue de cette langue et, en deuxième lieu, elles sont exécutées dans une écriture cursive qui les distingue de la plupart des textes monumentaux en pehlevi, pour les rapprocher des textes manuscrits. Une autre caractéristique intéressante est que la graphie du pehlevi semble imiter certaines formes propres aux inscriptions arabes : cela apparaît assez clairement dans l'inscription *Rādkān 2*, où les mêmes motifs tressés ornent la partie supérieure des bandeaux épigraphiques contenant les textes arabe et pehlevi, tandis que l'inscription en pehlevi *Lājīm 1* montre, comme sa correspondante arabe, une écriture plus sobre.<sup>1025</sup> Cette influence de la graphie arabe sur les textes en pehlevi semble démontrer que ceux-ci avaient une place « secondaire » dans le décor épigraphique des tours bāwandides. Une telle affirmation est renforcée par l'observation des dimensions inférieures des lettres et de la longueur réduite des bandeaux en pehlevi. Malgré cette « hiérarchisation » apparente des deux langues, la fonction globale des inscriptions bāwandides semble être celle de célébrer le pouvoir de la dynastie tout en affirmant, d'une part, la légitimation reçue par le califat (cf. le titre *Mawlā amīr al-mu'minīn*) et son appartenance à la communauté musulmane (cf. les formules religieuses et les citations coraniques), et, d'autre part, ses liens étroits avec la royauté sassanide et la culture persane (cf. la traduction des textes et de la titulature en pehlevi).



L'utilisation du pehlevi dans les inscriptions des tours funéraires, qui sont les seuls monuments connus à pouvoir être attribué avec certitude aux Bāwandides, témoigne de

---

<sup>1023</sup> Pour une analyse paléographique approfondie de l'inscription de Rādkān, voir Fluri 1921. Bivar (1972, p. 19) a décrit l'écriture employée à Risgit, bien que son attention se concentre davantage sur le décor architectural du monument. Blair (1992, n<sup>os</sup> 31, 32, 89) offre un aperçu des caractéristiques paléographiques des trois tours.

<sup>1024</sup> L'argument des tendances conservatrices des pratiques artistiques bāwandides est mis en avant à plusieurs reprises par Michailidis (2015, p. 154, 166).

<sup>1025</sup> Cereti 2015, p. 162, 166.

l'attention portée par cette dynastie au passé iranien et à son héritage.<sup>1026</sup> Dans la vision de Michailidis, à travers la construction de ces monuments, les souverains bāwandides cherchaient à imiter l'architecture et les pratiques funéraires en usage à l'époque des Sassanides ou, tout au moins, donnaient une forme à l'idée que les Iraniens du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle avaient de ces pratiques.<sup>1027</sup> Cependant, au début du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, la langue couramment parlée par la population du Ṭabaristān était probablement le dialecte iranien dit *ṭabarī*, l'arabe fonctionnait comme langue officielle de l'administration, tandis que l'usage du pehlevi était restreint aux membres du clergé zoroastrien et, peut-être, aux milieux savants.<sup>1028</sup> Dans ce contexte, la réalisation d'inscriptions en pehlevi sur des monuments sponsorisés par une dynastie musulmane semble revêtir une valeur fortement symbolique.

Un monument qui montre plusieurs points de contact avec les tours bāwandides est le mausolée bâti par le souverain ziyāride Qābūs b. Vušmgīr en 397/1006-07, connu sous le nom de Gunbad-i Qābūs et se dressant dans une ville du nord-ouest de l'Iran qui porte le même nom (Pl. LXV.1). Deux inscriptions arabes au contenu identique ornent les parties inférieure et supérieure du fût en forme d'étoile de cette tour imposante (h. 52 m).<sup>1029</sup> Elles contiennent un texte de fondation versifié où le monument est défini en tant que *qaṣr* « château » et la date de construction est indiquée conformément au calendrier lunaire/islamique (397) et solaire/zoroastrien (375).<sup>1030</sup> Ces éléments épigraphiques, ainsi que sa forme architecturale, nous permettent de faire un rapprochement entre ce monument et les tours bāwandides.<sup>1031</sup> Michailidis a supposé que le Gunbad-i Qābūs'inspire et réinterprète le modèle des tours funéraires, dont des exemples devaient déjà exister au Ṭabaristān avant sa fondation.<sup>1032</sup>

<sup>1026</sup> Sur les documents qui attestent la survivance des traditions sassanides dans la région du Ṭabaristān au VIII<sup>e</sup> siècle, voir Gyselen 2012.

<sup>1027</sup> Michailidis 2015, p. 154-64. Entre autres arguments, l'auteur s'est appuyée sur la description du tombeau de Ḥusraw Anūšīrvān contenue dans le *Šāhnāma* de Firdawsī (VII, p. 460, 461, vv. 4495-4510 et trad., VI, p. 541), qui montre plusieurs points communs avec l'aspect des tours bāwandides (Michailidis 2015, p. 159, 160). Une description de ce même monument est contenue dans le *Qābūs-nāma*, où l'auteur évoque la présence d'une inscription en pehlevi (voir 11.1).

<sup>1028</sup> Michailidis 2015, p. 155, 156. Cereti (2015, p. 168, 169) a récemment rouvert la question de la connaissance du pehlevi dans le milieu des érudits et de la cour bāwandide : l'existence d'inscriptions en pehlevi sur les monuments funéraires de cette dynastie musulmane est l'un des arguments qui suggère que la langue des sassanides ne survivait pas uniquement au sein de la communauté zoroastrienne.

<sup>1029</sup> Diez 1918, p. 100-106 ; Godard 1939 ; Blair 1992, n° 19, p. 63-65.

<sup>1030</sup> Une étude récente par Simone Cristoforetti se concentre sur les implications astronomiques dérivées de la double datation et de l'architecture du monument : ce chercheur propose une réinterprétation de la fonction du Gunbad-i Qābūs en tant que « Time-measuring monument », Cristoforetti 2016.

<sup>1031</sup> Cf. en particulier l'inscription *Rād-kān I*, composée en rime et désignant le monument en tant que *qaṣr*, Blair 1992, n° 31, p. 85, 86.

<sup>1032</sup> Michailidis 2012, p. 130-35.

Par la suite, l'architecture de ces mausolées sera imitée par d'autres souverains de l'Iran occidental jusqu'à se transmettre aux Seljuqides, auteurs d'une transformation profonde du modèle de la tour funéraire.<sup>1033</sup> Cependant, la pratique d'insérer des inscriptions en pehlevi semble être restreinte aux trois monuments que nous avons analysés : il s'agit d'une tradition orientée vers le passé et destinée à s'épuiser avec la dernière tour bāwandide au tournant du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle – ou à la moitié du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup>, en admettant une datation « basse » du monument de Risgit. En effet, comme nous le verrons dans les sections suivantes, à partir de la deuxième moitié du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, des inscriptions monumentales en persan exécutées en graphie arabe sont attestées en Iran oriental et cet usage épigraphique deviendra de plus en plus répandu aux époques ultérieures.

### 10.1.2 L'inscription en arabo-persan et sanskrit de Zalamkot, Swat

La plus ancienne inscription exécutée en langue persane et graphie arabe à notre connaissance, provient des frontières orientales du territoire ghaznavide. Il s'agit d'un texte de fondation gravé sur un bloc de calcaire rectangulaire qui a été relevé dans un bâtiment inconnu à Zalamkot, près de Bat Ḥīla, dans la basse vallée du Swat au Pakistan (Pl. LXI.1). L'inscription fait actuellement partie d'une collection privée à Peshawar, mais elle a été étudiée et publiée par Abdur Rahman.<sup>1034</sup> Son texte comporte sept lignes en persan, ou plutôt en arabo-persan, puisque certaines formules sont transcrites en arabe et cette langue semble exercer une certaine influence sur la syntaxe. Suivent trois lignes en écriture *śāradā* qui semblent contenir une traduction abrégée du texte en sanskrit (Pl. LXV.2).<sup>1035</sup> Le texte arabo-persan est le suivant :<sup>1036</sup>

1. بسم الله الرحمن الرحيم
2. لا اله الا الله محمد رسول الله

<sup>1033</sup> Michailidis 2015, p. 165, 166. Les autres tours funéraires édifiées à l'époque pré-seljuqide sont le Gunbad-i 'Alī à Abarqūh dans le Fars (Godard 1936a), le Pīr-i 'Alamdār et le Čihil Duḥtarān à Dāmḡān (Adle et Melikian-Chirvani 1972, p. 231-38 ; 250-59 et pl. XVIII-XXIII ; XXIX-XXXII). Nous observons aussi que le modèle des « tours-tombeaux » reste répandu au Mazandéran au IX<sup>e</sup>/XV<sup>e</sup> s., voir Aube 2015.

<sup>1034</sup> Rahman 1998. La lecture est accompagnée par la traduction de l'inscription, un commentaire historique et une photo en noir-et-blanc de l'objet. Voir aussi *TEI*, n° 25365.

<sup>1035</sup> Malheureusement, Rahman n'a pas transcrit la section en *śāradā* dans son entier et il s'est exclusivement intéressé à l'indication de la date contenue dans la première ligne (Rahman 1998, p. 473).

<sup>1036</sup> Rahman 1989, p. 469, 470. Nous avons apporté quelques modifications à la transcription de Rahman, dans le but de reproduire l'inscription dans sa forme originelle y compris pour les mots fautifs.

3. بنا کرد [این] مرکد<sup>1037</sup> را امیر جلیل امیر طوس
4. ارسلان الجاذب اطال الله باقه تمام کرد
5. سپهیک<sup>1038</sup> خلیل بک ابن کوتوال احمد [ا]لبغر (؟)
6. ادام الله دولته فی (؟)<sup>1039</sup> ماه ذو القعه
7. سال مر (؟) چهار صد یک بود

Les deux premières lignes contiennent deux formules religieuses en arabe, la *basmala* et la *šahāda*. Le texte continue en persan au début de la troisième ligne, où apparaissent le verbe *binā kard* « il a construit » et l'objet de la construction *markad rā* « le tombeau », suivis par la titulature du commanditaire : *amīr jalīl amīr-i Tūs / Arslān al-Jāḍib*.<sup>1040</sup> Nous reviendrons par la suite sur l'identité de ce personnage, un gouverneur et chef militaire travaillant au service des Ghaznavides bien connu par les sources narratives.<sup>1041</sup> Le nom est suivi par l'invocation arabe *aṭāla Allāh baqā 'ahu* « que Dieu prolonge sa permanence » et par un deuxième verbe de construction qui indique l'achèvement des travaux : *tamām kard* « il a complété ». Le responsable de la réalisation du monument est nommé à la cinquième ligne, ses titres et son nom correspondent à un mélange de formes persanes, turques et arabes : *sipahbak Ḥalīl bak b. kūtvāl Aḥmad [a]l-baḡr (?)*. Une autre invocation arabe est apposée à ce nom : *adāma Allāh dawlatahu* (« que Dieu éternise sa fortune »). La fin de la sixième et la septième ligne contiennent la date qui est transcrite en persan (sauf pour le nom du mois) : le mois de *dū al-qa'ada* de l'année 401 [6 juin - 5 juillet 1011].

Dans la première ligne du texte en *šāradā*, après une courte formule de salutation, était également indiquée une date, traduite par Rahman : « on the 1st of the dark fortnight of the month Āsaḍha in the year 189 ». Ce chercheur a pourtant remarqué que dans aucun calendrier connu le 189 ne correspond au 401 de l'hégire ; il a donc avancé l'hypothèse que le lapicide ait fait appel à un calendrier en usage dans la région depuis la montée au

<sup>1037</sup> Rahman (1989, p. 469) signale une erreur dans la graphie de ce mot, dont la forme correcte serait *marqad*, à cela s'ajoute l'omission de l'adjectif démonstratif *īn* qui aurait dû logiquement précéder l'objet.

<sup>1038</sup> Rahman (1989, p. 470, n. 3) admet quelques difficultés dans la lecture de ce terme fragmentaire, mais il propose son identification avec une forme corrompue du mot *ispahbad*. Il s'agirait du même titre adopté par les souverains bāwandides (10.1.1), se référant ici à un simple commandant militaire, voir Bosworth 1973b.

<sup>1039</sup> Rahman (*Ibid.*) a noté des irrégularités dans la forme de *fī* (ligne 6) et de *marr* (ligne 7). La photo de l'inscription suggère de lire *مر*[...] pour le premier et *فر* pour le deuxième (*qa[ma]r* « lunaire » ?), mais nous ne pouvons pas donner une interprétation certaine de ces termes.

<sup>1040</sup> Nous remarquons que, même si la phrase est en persan, sa syntaxe reflète l'ordre VOS utilisé en arabe. Cela suggère une traduction mot à mot du formulaire classique des inscriptions de fondation arabes.

<sup>1041</sup> Bosworth (2011a, III, p. 66, 67, n. 287) a soupçonné que le nom *al-Jāḍib*, inusité dans l'onomatopée arabe, soit le résultat d'une faute transmise par les copistes des sources médiévales. Or, son attestation épigraphique à Zalankot, prouve que cette forme correspond bien à la graphie originelle.

pouvoir de la dynastie des Hindu-Shahi.<sup>1042</sup> Nous ne sommes pas en mesure de commenter la découverte de cette « Hindu Shahi era » et nous nous limiterons à observer que cette première ligne suffit à démontrer que le texte en *śāradā* n'était pas conçu comme une traduction littérale de l'inscription persane. En effet, la date est placée au tout début et comprend le jour (omis en persan). Elle était probablement suivie d'un nom, comme semble l'indiquer la présence du titre *Śri*,<sup>1043</sup> mais nous ne pouvons pas aller plus loin dans l'interprétation en l'absence d'une transcription, puisque le texte est très peu lisible dans la photo publiée par Rahman.

Pour revenir à la version arabo-persane, l'inscription s'avère être le texte de fondation d'un monument funéraire. Les noms du commanditaire et du responsable de l'achèvement des travaux sont indiqués, mais aucune référence n'est faite au défunt. La date donnée à la fin du texte semble également se référer à la construction du mausolée plutôt qu'à la mort de celui qu'y était enterré. Nous pouvons supposer que le défunt était commémoré dans une épitaphe inscrite sur le tombeau ou ailleurs dans le lieu de sépulture ; cependant, nous n'avons aucun indice sur la structure originelle du monument funéraire dans son ensemble.

Bien que l'inscription soit rédigée principalement en langue persane, son formulaire et sa structure se conforment aux usages courants dans la tradition épigraphique arabo-musulmane. De plus, comme déjà remarqué par Rahman, le texte contient plusieurs fautes d'orthographe et de syntaxe. Cela ne saurait pas nous surprendre, puisque nous pouvons imaginer que, au début du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle et dans une région si éloignée des cours musulmans d'Iran, le lapicide ne disposait pas d'un prototype pour réaliser une inscription de fondation en persan. Il aurait donc essayé de faire une transposition du modèle arabe standard, ce qui expliquerait la formulation simple et un peu maladroite du texte. Les raisons qui ont poussé le lapicide – qui semble pourtant maîtriser l'arabe – ou son commanditaire à réaliser l'inscription en persan restent inconnues. Nous pouvons supposer que ce choix reflète la volonté de rendre le texte plus compréhensible aux visiteurs d'un monument situé aux marges du monde musulman oriental. Cela expliquerait également la présence de la version en *śāradā*, probablement plus accessible à la population locale que le texte en graphie arabe.

---

<sup>1042</sup> Rahman 1998, p. 473. Cette dynastie prit le contrôle sur la région de Kaboul au cours du IX<sup>e</sup> siècle et se déplaça vers le Panjab suite à l'expansionnisme des premiers Ghaznavides, voir Wink 1990, p. 125-27.

<sup>1043</sup> Dans la tradition indienne, cette épithète est très répandue et diversement associée au nom d'une divinité ou bien d'un personnage de haut rang (un souverain, un maître spirituel, etc.) ; le titre apparaît sur les monnaies frappées par les Hindu-Shahi, voir Giunta 2006, p. 238, n. 6 ; Cappelletti 2015, p. 59.

L'aspect graphique de l'inscription n'apparaît pas très soigné : le texte est incisé et se rapproche de la typologie du graffiti ; il est en outre assez dense et réparti sur des lignes qui ne sont pas parfaitement parallèles entre elles. Le style de l'écriture correspond à un coufique simple dépourvu de signes diacritiques. Nous remarquons toutefois que certaines lettres et terminaisons présentent une forme sinueuse qui semble révéler l'influence du cursif (Pl. LXV.2).<sup>1044</sup>

### ***Les Ghaznavides dans la vallée du Swat***

L'importance historique de l'inscription de Zalamkot a été fortement soulignée par Rahman. En effet, ce texte témoigne du passage de l'armée ghaznavide dans la vallée du Swat dans la première décennie du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, alors qu'aucune source textuelle ne fait explicitement allusion à une campagne de Maḥmūd dans ce territoire. Rahman a proposé que la conquête du Swat aurait fait suite à l'expédition militaire du souverain ghaznavide contre les Hindu-Shahi à Uḍabhāṇḍapura (Hund) en 391/1001. D'après son hypothèse, le commandant militaire Arslān al-Jāḍīb aurait été envoyé à cette époque dans le Swat, où il aurait ordonné la construction d'un tombeau pour l'un de ses compagnons, mort au cours de la campagne. Finalement, un deuxième personnage nommé Ḥalīl bak (dont les sources textuelles ne conservent aucune mention) aurait mené à bien la construction de ce même tombeau en 401/1011, c'est à dire dix ans plus tard.<sup>1045</sup> Cette reconstitution historique ne nous paraît pas pleinement satisfaisante, surtout en raison du long intervalle de temps qui s'écoulerait entre le début et la fin des travaux de construction du monument.<sup>1046</sup> De plus, la présence d'Arslān al-Jāḍīb aux frontières indiennes est problématique, puisque les sources nous parlent à plusieurs reprises de l'intense activité militaire de ce général dans la province du Khurasan.<sup>1047</sup> La campagne qui amena ce chef d'armée le plus à l'est serait, d'après le témoignage de 'Utbī, une expédition militaire dans le Ghur oriental en 401/1011.<sup>1048</sup> La date est la même que celle de la fin des travaux du tombeau de Zalamkot ; il est toutefois impossible de prouver la présence d'Arslān al-Jāḍīb dans le Swat sur la base des sources narratives.

---

<sup>1044</sup> Cf. le *lām-alif* aux lignes 1 et 3 et le *mīm* final aux ligne 1, 3, 5.

<sup>1045</sup> Rahman 1998, p. 472, 473.

<sup>1046</sup> Bagnera (2015, p. 59, 89) a observé que la pénétration de l'armée ghaznavide dans le Swat pourrait être consecutive à deux autres campagnes au nord de l'Indus, menées par Maḥmūd en 399/1008-9 et en 411/1020-21.

<sup>1047</sup> Pendant le règne de Maḥmūd, Arslān al-Jāḍīb fut chargé du gouvernorat de Ṭūs et lutta en première ligne contre les Qarakhanides et les populations turkmènes qui envahirent les territoires ghaznavides en traversant l'Oxus (4.1.2). 'Utbī *a*, p.158, 264-72 ; Gardīzī, p. 388, 389.

<sup>1048</sup> 'Utbī *a*, p. 305.

Des indices intéressants concernant la pénétration ghaznavide dans la vallée du Swat dérivent des enquêtes archéologiques de la Mission Archéologique Italienne sur le mont Rāja Gīrā, à proximité du village de Ūdīgrām, situé à environ 35 km au nord-est de Bat Hīla.<sup>1049</sup> En effet, les fouilles conduites entre 1985 et 1996 sur une terrasse du Rāja Gīrā ont permis de déterrer une mosquée hypostyle entourée par des habitations et des cimetières qui montraient des traces d'occupation du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles (Pl. LXVI.1).<sup>1050</sup> Peu avant le début des fouilles archéologiques, une inscription de fondation a été relevée dans la zone de la mosquée. Son texte est incisé sur le revers d'un élément de décor architectural en marbre, qui provient probablement d'un temple d'époque Hindu-Shahi (VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles ?), comme le montre le lotus sculpté sur son avers (Pl. LXVI.2). L'inscription est exécutée en arabe (avec quelques fautes de grammaire) et nous informe de la construction d'une « mosquée » (*masjid*) et de « portes » (*al-bāwab* [sic]) en l'année 440[/1048-49].<sup>1051</sup> Le texte présente une écriture cursive diacritisée et très souple, ce qui est assez surprenant s'agissant d'un texte datant du milieu du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle.

Cette inscription de construction se réfère vraisemblablement à la mosquée fouillée par Scerrato : l'archéologue a pourtant proposé de l'associer non pas à la phase de la fondation, mais à une intervention ultérieure d'agrandissement et de transformation du bâtiment, dont témoignent les enquêtes archéologiques.<sup>1052</sup> En ce qui concerne la première phase de la mosquée, elle daterait de l'époque de la conquête de la région, achevée selon toute vraisemblance pendant le règne de Maḥmūd.<sup>1053</sup> La fondation de la mosquée serait donc contemporaine ou quasi-contemporaine du monument funéraire disparu de Zalamkot. Du point de vue épigraphique, la technique d'exécution (incision) est le seul point commun entre les inscriptions de Zalamkot et de Rāja Gīrā, qui montrent par ailleurs

<sup>1049</sup> Pour un aperçu des phases d'occupation de l'ensemble du site de Rāja Gīrā, voir Scerrato 1997 ; Bagnera 2006, p. 206-210.

<sup>1050</sup> Scerrato 1985 et 1986 ; Bagnera 2015.

<sup>1051</sup> Nazir Khan 1985.

<sup>1052</sup> Scerrato 1997, p. 244, 245. La découverte de trois niches du *mīhrab* atteste de trois phases de constructions successives ; les traces des fondations d'un grand *minbar* prouvent que l'édifice avait, au moins dans l'une de ces phases, la fonction d'une grande mosquée (*jāmi'*). Pour une présentation détaillée du site de la mosquée et des hypothèses d'attribution chronologique, voir Bagnera 2015, p. 63-89. Cette dernière (*Id.*, p. 89, 116) a avancé l'hypothèse que l'inscription ne fasse pas référence à la mosquée principale (pour laquelle la désignation de *jāmi'* serait plus appropriée que celle de *masjid*), mais à un petit oratoire érigé derrière le mur *qibli* de cette mosquée.

<sup>1053</sup> Scerrato (1997, p. 244) a suggéré une fondation dans la première décennie du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle ; Bagnera, quant à elle, souligne que le seul indice chronologique utile est la référence faite par Bayhaqī (II, p. 421) à un dignitaire ghaznavide affecté à Gīrī en 422/1030-31 et considère cette date comme un *terminus ante quem* pour la fondation de la mosquée (Bagnera 2015, p. 50, 89, 137, 138).

des choix de composition différents, puisque la deuxième est entièrement exécutée en langue arabe et en écriture cursive. Cependant, il est assez remarquable que le commanditaire mentionné dans le texte de Rāja Gīrā soit encore une fois un commandant militaire, *al-amīr al-ḥājib* Abū Maṣūr Nūṣṭigīn al-Ḥayrī.<sup>1054</sup> En effet, cela semble confirmer l'activité de construction sponsorisée par les chefs d'armée ghaznavides dans la vallée du Swat pendant la première moitié du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, ainsi que leur contribution en faveur de l'islamisation de cette région.

Une dernière comparaison peut être faite entre l'inscription de Zalamkot et les monnaies bilingues en arabe et sanskrit frappées par Maḥmūd le Ghaznavide dans le Panjab.<sup>1055</sup> Cette série de *dirhams* correspond à un modèle isolé au sein de la production numismatique ghaznavide : elle semble être limitée à une période de deux ans (418/1027 et 419/1028) et à un seul lieu de frappe, Maḥmūdṭūr (litt. « la ville de Maḥmūd »), qui correspondrait à Lahore ou à un lieu dans ses environs.<sup>1056</sup> La particularité de ces monnaies est qu'elles comportent une légende arabe sur l'avvers et une inscription en langue sanskrite et écriture *śāradā* sur le revers. Comme dans le cas de l'inscription de Zalamkot, cette deuxième version ne correspond pas à une traduction littérale du texte arabe. Une étude comparative minutieuse a démontré que le texte sanskrit des monnaies de Maḥmūd est le résultat d'une adaptation des concepts politiques et religieux véhiculés par la légende arabe au contexte culturel indien, probablement formulée dans un milieu savant.<sup>1057</sup>

À juger par la brièveté du texte en *śāradā* et par le contenu de la seule phrase commentée par Rahman, à Zalamkot le formulaire religieux arabe n'avait probablement pas été l'objet d'une traduction si soignée que celle attestée sur les monnaies du Panjab.

---

<sup>1054</sup> Nazir Khan (1985, p. 160) a proposé d'identifier ce personnage avec un certain Nūṣṭigīn *ḥājib* nommé gouverneur en Inde sous le souverain 'Abd al-Rašīd (440-43/1049-52), voir aussi Bosworth 1977, p. 39, 63 ; Rahman 1988. Cette hypothèse est vraisemblable, mais elle ne peut pas être assurée du fait que plusieurs militaires d'origine turque au service des Ghaznavides sont connus par les sources sous le nom de Nūṣṭigīn / Anūṣṭigīn.

<sup>1055</sup> Cette série monétaire a attiré l'attention des chercheurs depuis la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Parmi les contributions les plus significatives à leur étude nous citons Thomas 1860, p.157-59 ; Agrawala 1943 ; Bhattacharyya 1964, p. 53-56. Pour une description technique des monnaies, voir Deyell 1990, p. 73, 74, pl. 66-68 ; Tye, 1995, p. 11, 43.

<sup>1056</sup> Jackson et Andrews 2007, p. 299. Ce type de *dirham* semble avoir rencontré un succès limité, puisqu'il fut abandonné sous les descendants de Maḥmūd qui retournèrent à des formes plus traditionnelles, Deyell 1990, p. 74.

<sup>1057</sup> Cappelletti 2015. La partie la plus éclairante de cette analyse concerne la traduction de la *śahāda*, rendue en sanskrit à travers l'évocation de plusieurs concepts propres à la philosophie indienne, voir *Id.*, p. 93-101.

Par ailleurs ces dernières, directement issues de l'autorité politique, représentaient un instrument de propagande destiné à circuler dans les territoires ghaznavides orientaux. En dépit de leur diversité, le texte de fondation tout comme les monnaies bilingues témoignent toutefois de la pratique de traduire dans la langue locale les inscriptions en graphie arabe, pour faciliter la compréhension de ces textes par les habitants des régions indiennes conquises par Maḥmūd, et, peut-être, pour encourager les échanges culturels à l'intérieur d'un État multiethnique.



En conclusion, nous pouvons affirmer que l'inscription bilingue de Zalamkot, malgré sa forme peu soignée et les incertitudes sur son contexte d'origine, représente un témoignage de première importance du point de vue historique et épigraphique. Non seulement ce texte démontre la présence dans le Swat méridional de l'armée ghaznavide – personnifiée par l'un de ses commandants les plus célèbres – à une époque précédant l'année 401/1011. Mais il constitue également la première attestation connue de l'emploi épigraphique de la langue persane moderne. Certes, cet exemple diffère largement des inscriptions persanes composées en forme poétique et dans des écritures très élégantes, qui feront leur apparition dans la capitale ghaznavide et dans d'autres régions de l'Asie centrale à partir de la deuxième moitié du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle (10.2). Contrairement à ces dernières, le texte de Zalamkot ne contient aucune mention d'un souverain et il se limite à nommer deux chefs militaires qui s'étaient chargés de la construction d'un monument funéraire. Le choix de réaliser l'inscription en persan témoigne dans ce contexte du rôle de *lingua franca* que le persan revêtait dans l'ensemble des territoires ghaznavides et de l'effort de rendre plus accessible un texte épigraphique réalisé dans une région frontalière. En outre, le mélange d'expressions persanes simples et parfois imprécises, invocations religieuses en arabe, noms et titres arabes, persans et turcs nous offre un aperçu assez « parlant » d'un contexte ethnique et linguistique mixte, tel que l'était celui de l'armée ghaznavide.<sup>1058</sup>

---

<sup>1058</sup> Bosworth 1963a, p. 107-14 ; *Id.* 1986a, p. 501 :

Although the Ghaznavid army was, like many armies of its age, a polyethnical one, with Arabs, Kurds, Daylamis, Tājiks, Afghans, and Indians – some of these being employed for specialist tasks like the Daylami élite infantry and the Arab cavalry scouts and skirmishers – the mainstay of the army was the Turkish slave element, [...].

## 10.2 Les inscriptions de Transoxiane (mi-V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> - VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle)

Les textes qui sont couramment mentionnés comme les plus anciennes inscriptions monumentales en langue persane ont été documentés en Transoxiane, dans les vestiges de bâtiments attribués à la dynastie des Qarakhanides (382-609/992-1212).<sup>1059</sup> Les monuments en question sont le mausolée de Šāh Faḍl à Safid Buland (447/1055-451-1060) ;<sup>1060</sup> le Ribāt-i Malik (deuxième moitié du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> s.), une résidence royale extra-urbaine dont une partie des structures sont encore visibles sur la route entre Boukhara et Samarkand ;<sup>1061</sup> les mausolées « nord » et « sud » d'Uzgend (547/1152-3 et 582/1187).<sup>1062</sup> Enfin, des fragments d'inscriptions en langue persane ont été observés à l'intérieur d'un cycle de peintures murales mis au jour par la Mission Archéologique Franco-Ouzbèke (MAFOuz) pendant les fouilles dans la citadelle de Samarkand, à l'intérieur d'un pavillon de plaisance datant du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> ou du début du VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle.<sup>1063</sup> Les inscriptions persanes qui ornaient ces bâtiments divers sont parvenues jusqu'à nous dans un état fragmentaire. Cependant, elles semblent correspondre toutes, à une exception près (cf. 10.2.3, *Uzgend N*), à des textes versifiés. Cela démontre que l'usage de réaliser des inscriptions poétiques en langue persane, souvent associées à des textes épigraphiques arabes de contenus divers, était assez répandu dans les territoires qarakhanides occidentaux à partir de la deuxième moitié du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle.

Cet usage d'accompagner des inscriptions en arabe par des vers persans est également attesté dans certaines épitaphes exécutées sur des stèles en granit (*qayrāq*). De nombreuses stèles de cette typologie proviennent des principaux sites archéologiques et cimetières de Transoxiane : les plus anciennes semblent dater du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, mais cette production s'est poursuivie à l'époque post-mongole et jusqu'à la période moderne. Un certain nombre de *qayrāqs* sont actuellement exposés dans les musées des différents pays d'Asie centrale et plusieurs études ont été consacrées à des *corpora* spécifiques ;

---

<sup>1059</sup> O'Kane 2009, p. 17, 18. Les inscriptions sont plus particulièrement attribuées à des souverains du khaganat occidental (capitale à Samarkand) et du Ferghana (capitale à Uzgend), sur l'histoire et la généalogie des Qarakhanides, voir Davidovič 1998 ; Kočnev 2001 ; voir aussi 4.1.1.

<sup>1060</sup> Pour des descriptions et études générales, voir Cohn-Wiener 1939, p. 88-91 ; Bernštam, 1950, p. 86-95 ; Gorāčeva 1983, p. 105-37, pl. 36-55. Les études épigraphiques seront citées plus loin (10.2.1).

<sup>1061</sup> Les vestiges du Ribāt-i Malik ont attiré l'attention des chercheurs depuis la moitié du XIX<sup>e</sup> s. ; pour une histoire des premières recherches, voir Umnâkov 1927, p. 179-87. Par la suite, Nina Nemceva a conduit des enquêtes sur le site pendant plus de trente ans : ses nombreuses études (dont nous citons en particulier Nemceva 1983 et *Id.*, 2009) ont contribué à redéfinir la chronologie et la fonction originelle du monument, voir 10.2.2.

<sup>1062</sup> Pour un aperçu du site de Uzgend voir Bernštam, 1950, p. 46-85 ; Gorāčeva 1983, p. 67-104 ; Gorāčeva 2001, p. 104-10.

<sup>1063</sup> Karev 2003 ; *Id.*, 2005.

néanmoins, une grande quantité de stèles disséminées dans des cimetières sont encore inédites, comme nous avons pu le constater au cours de notre séjour en Ouzbékistan.<sup>1064</sup> Dans le cadre de la présente analyse, nous n'allons pas nous intéresser de manière approfondie à ces documents, puisque leur nature est bien distincte de celle des inscriptions monumentales qui font l'objet de notre étude. Cependant, nous remarquons que, jusqu'à la fin du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, des rares expressions persanes (invocations, vers, dates) apparaissent dans ces épitaphes, dont le texte principal est toujours en arabe.<sup>1065</sup> En revanche, à partir du siècle suivant, l'usage du persan sur les *qayrāqs* devient de plus en plus courant.

Dans les sections suivantes, nous allons examiner les inscriptions monumentales de Transoxiane que nous avons énumérées plus haut, ainsi que le contexte historique et archéologique dont elles sont issues. Au cours de l'analyse, nous chercherons à établir des comparaisons entre ces textes et le corpus d'inscriptions persanes de Ghazni, afin de mettre en avant les similarités et les différences dans leurs forme et fonction. Une question qui se pose est de savoir si l'utilisation du persan épigraphique – attestée autour de la même époque chez les Qarakhanides et les Ghaznavides – dérive d'une tradition artistique plus ancienne dont nous avons perdu les traces. Tel semble être l'avis de Bombaci qui fait allusion à des précédents possibles de cette pratique chez les Sāmānides :

The Qarakhanid inscription certainly has Sāmānid precedents, in an area, Transoxiana, formerly dominated by the Sāmānids. It is not likely indeed that the introduction of Persian in monumental epigraphy started with the Turkish Qarakhanid dynasty.<sup>1066</sup>

Cependant, nous ne pouvons pas exclure que cette pratique novatrice ait été développée parallèlement dans l'épigraphie des Qarakhanides et des Ghaznavides en réponse à un processus culturel qui avait cours pendant cette période en Iran oriental. O'Kane remarque à ce propos :

The birth of Persian as a literary language was at the court of the Samanids in the 10th century. But this was not immediately accompanied by its manifestation on works of art. This seems to have been first accomplished by, rather surprisingly, Turkish dynasties on the periphery of the islamic world, in particular the

---

<sup>1064</sup> Parmi les études les plus complètes consacrées à ces matériaux épigraphiques nous citons : Mukhtarov 1978-1979 ; Gorâčeva et Nastič 1983 ; Nastič 1983 ; Dodkhudoeva 1992.

<sup>1065</sup> Žukov 1956 ; Dodkhudoeva 1992 : n<sup>os</sup> 9, 12, 18, 34, 67, 69, 71, 74, 84, 86, 97, p. 118, 120, 128, 139, 165, 167, 168, 171, 179, 182, 193 ; Nastič 1983, n<sup>o</sup> 1, p. 224.

<sup>1066</sup> Bombaci 1966, p. 40.

Qarakhanids and the Ghaznavids, whose familiarity with Arabic was certainly much less than with Persian, the language of the majority of their subjects.<sup>1067</sup>

### 10.2.1 Le mausolée de Šāh Faḍl à Safid Buland

Le mausolée dit de Šāh Faḍl (ou Šāh Fāḍil) se situe au nord-ouest de la vallée du Ferghana, dans un village connu comme Safid Buland (ru. Safedbulan), dans le district d'Ala-Buka au Kirghizistan (Pl. LXI.1). Inclus dans un complexe religieux, ce monument constitue encore un lieu de culte et de pèlerinage d'importance locale.<sup>1068</sup> Il s'agit d'un mausolée à coupole de plan carré qui mesure environ 14 m de hauteur et 11 m de largeur. Sa structure, entièrement réalisée en brique cuite, ne comporte aucune ornementation des surfaces extérieures, tandis que la chambre intérieure offre un très riche décor architectural en stuc sculpté (Pl. LXVII.1.a, b).<sup>1069</sup> La structure du monument est articulée en trois parties : une base carrée, une zone de transition octogonale et une coupole conique. Le revêtement interne de la coupole avait déjà disparu à l'époque des premiers relevés photographiques, mais sur le tambour et les parois un décor assez exceptionnel était encore visible, organisé sur plusieurs registres et combinant des thèmes géométriques, végétaux et épigraphiques.<sup>1070</sup>

Nous allons nous concentrer sur les trois bandeaux épigraphiques qui font le tour de la chambre funéraire (Pl. LXVIII.1) : le premier (*Safid Buland 1*) occupe le bord supérieur du tambour et est préservé sur toute sa longueur (26 m) ; le deuxième (*Safid Buland 2*) se situe sous le tambour et au sommet des quatre murs de la base, la portion conservée correspond à environ un tiers du texte originel (31.5 m) ; le troisième bandeau épigraphique (*Safid Buland 3*) est placé à la mi-hauteur des murs de la base, son texte est très fragmentaire et comporte de nombreuses lacunes.<sup>1071</sup> Outre ces trois inscriptions principales, des bandeaux épigraphiques de dimensions inférieures entourent les médaillons agencés dans la zone de transition, ainsi que dans la partie supérieure des murs de la chambre funéraire (Pl. LXVIII.2). Toutes les inscriptions du mausolée sont

---

<sup>1067</sup> O'Kane 2010, p. 1.

<sup>1068</sup> Pour un plan du site, voir Gorāčeva 1983, pl. 36. Plusieurs légendes connectent les dédicataires de ce mausolée aux protagonistes de la conquête musulmane de la région.

<sup>1069</sup> Des restaurations semblent avoir été récemment effectuées dans le mausolée (Pl. LXVII.2), mais nous ne disposons pas d'informations de première main sur ces travaux.

<sup>1070</sup> Cohn-Wiener 1939, p. 88, 89. Kervran (2001, p. 339) remarque une « totale indépendance » des motifs affichés par ces stucs par rapport aux trois styles de Samarra.

<sup>1071</sup> Nous faisons référence à l'état de conservation des inscriptions documenté par les publications parues jusqu'aux années 1980.

exécutées en écriture coufique, bien qu'elles se distinguent les unes des autres par leurs dimensions et par l'ornementation des lettres et du fond.

Les inscriptions du mausolée de Šāh Faḍl ont été étudiées de manière parcellaire jusqu'à la publication, en 1988, d'un article de Vladimir Nastič et Boris Kočnev entièrement consacré au décor épigraphique et à l'attribution de ce monument.<sup>1072</sup> Les deux chercheurs ont reconnu *Safid Buland 1* et *2* comme étant des textes persans et ont analysé certaines sections de ces inscriptions, dont ils fournissent des reproductions graphiques (Pl. LXIX.1.a, b). Cette étude a permis d'affirmer la fonction funéraire du monument, d'identifier les noms du dédicataire et du commanditaire du mausolée et de proposer une attribution chronologique comprise entre 447/1055-56 et 451/1059-60 (voir *infra*).<sup>1073</sup> En se basant sur les photos et les dessins parus dans les publications précédentes, Blair a transcrit et traduit en anglais le texte complet de l'inscription *Safid Buland 1*, et une partie de *Safid Buland 2*. Quant à *Safid Buland 3*, cette chercheuse s'est limitée à observer que les segments subsistants de l'inscription semblent issus d'un texte à contenu moralisateur.<sup>1074</sup> Finalement, dans un article plus récent, Nastič a apporté une nouvelle contribution au déchiffrement de *Safid Buland 1* et *2* et proposé une transcription et traduction partielles de l'inscription *Safid Buland 3* qui s'avère être également composée en persan.<sup>1075</sup>

Afin de rendre plus claire notre présentation, nous allons transcrire les textes des trois inscriptions persanes du mausolée de Safid Buland. Notre version dérive d'une lecture croisée des reconstitutions proposées par Blair<sup>1076</sup> et Nastič,<sup>1077</sup> et de l'observation des photos et des dessins publiés. Ne pouvant pas vérifier la distribution des textes sur les différents segments des bandeaux épigraphiques, notre transcription cherche à isoler les distiques qui composaient les inscriptions.

---

<sup>1072</sup> Nastič et Kočnev 1988. Les hypothèses de lecture antérieures à cette étude sont récapitulées par Gorâčeva (1983, p. 132).

<sup>1073</sup> Avant cette contribution, la datation du monument oscillait entre le V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> et le VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> s. et certains chercheurs avaient interprété cette structure comme un couvent soufi (*ḥānaqāh*), voir Gorâčeva 1983.

<sup>1074</sup> Blair 1992, n° 47, p. 128, 129. Blair répertorie également les citations coraniques des inscriptions qui entourent trois médaillons (Coran XLV, 35-36/36-37 ; IX, 33 ; XLIX, 24). Les versets XLV, 36-37 se répètent dans une inscription inédite au sommet du dôme, O' Kane 2009, p. 17, n. 63.

<sup>1075</sup> Nastič 2000.

<sup>1076</sup> Blair 1992, p. 128. Voir aussi *TEI*, n° 15815, où la nouvelle lecture de Nastič n'a pas été prise en compte.

<sup>1077</sup> Nastič 2000, p. 2-4 ; voir *Ibid.* des traductions anglaises des inscriptions.

*Safid Buland 1*<sup>1078</sup>

این جایگاه خوابگاه سیف دولت است      ملکان که راد مرد بد و عز نام [بی-افت  
تا زنده بود دولت و کردار حق بروی<sup>1079</sup>      چون آفتاب بر همه عالم همی بتافت-ت]  
چون سیر شد ز ملک فانی شهید گشت      فانی نماند و رفت بملک بقا شتافت  
از دیدگان<sup>1080</sup> خلق روان است خون دل      تا وی شهید گشت و رخ از دوستان بتافت  
الماک لله

*Safid Buland 2*<sup>1081</sup>

این خوابگاه مع-ز دو[ل]ت[؟]<sup>1082</sup> ملک نام دار      فرزند سیف دولت آن میر و شهید-د]  
آن<sup>1083</sup> فرمود تا اثر بو[د] از<sup>1084</sup> [...] زمان کاتار (؟)  
[...] بماند از خل-ق] (؟) یادگار [...] ر ح- [...] ا [...] عدل-ت] (؟) حق دار[د]  
هر جایگاه بینی آثار ب-بی-ن (؟) [...] ماربار  
عربر کرد (؟) [...] ا[و] را بفضل خویش      اندر سرای خویش مرو را عربر دار<sup>1085</sup>  
لا اله الا الله محمد رس-ول الله]

*Safid Buland 3*

[... ه-بیچ (؟) تغلب ... حرار حقا نبود بکرد[د] ار بی-ژ بر [...] اگر پادشا[ه] ...]<sup>1086</sup>  
را(؟)<sup>1087</sup> چرا نبود ستم چرا کنی ای هوشمند برین جا [...] ر عادا (؟) ملکا[ن] ... که و[ر] ا هیچ مینما[ید]<sup>1088</sup>

<sup>1078</sup> Le texte débute au-dessus de la trompe d'angle sud-est, cf. Cohn-Wiener 1939, fig. 3, voir aussi Pl. LXVIII.3.a.

<sup>1079</sup> La lecture *haqq bar vay* (soutenue par Blair et Nastič) n'est pas pleinement justifiée par la séquence des lettres visibles dans le dessin de Bol'sakov (cf. Pl. LXIX.1.a, ligne 2, sous le n° 4) ; à défaut de photos de cette section de l'inscription, nous ne pouvons pas proposer une lecture alternative.

<sup>1080</sup> Nous avons préféré ici la version de Nastič (*dīdkān*) à celle de Blair (*dīdgāh*) en raison de la correspondance avec la graphie de ce mot dans le dessin (cf. Pl. LXIX.1.a, ligne 4, sous le n° 7).

<sup>1081</sup> Le texte débute sur le mur ouest de la chambre funéraire cf. Cohn-Wiener 1939, fig. 3 ; voir aussi Pl. LXVIII.3.a.

<sup>1082</sup> Le titre *Mu 'izz-i dawlat* a été identifié par Nastič dans cette section du texte qui est pourtant gravement endommagée, cf. Pl. LXVIII.3.a ; LXIX.1.b.

<sup>1083</sup> Le deuxième caractère semblerait plutôt un *ra/za*, puisque les autres *nūn* finals de l'inscription ont une queue ascendante (cf. Pl. LXVIII.3.b, LXIX.1.b).

<sup>1084</sup> Blair a donné une lecture différente de ce passage ([...] *farmūd tā īn bū[d] az*) qui conclut la partie de l'inscription transcrite dans son ouvrage. La suite du texte est principalement basée sur la version de Nastič.

<sup>1085</sup> Nastič lit les deux derniers mots du texte persan *'izz pardāz* et traduit « requiet him (?) according to [his] glory ». Nous signalons comme lecture alternative l'expression *'azīz-dār* « parent, ami intime » ; le mot *'azīz* pourrait apparaître également au début de la cinquième ligne de notre transcription.

<sup>1086</sup> Nastič admet l'impossibilité d'établir où était placé le début de l'inscription. La première partie du texte n'est visible sur aucune des photos à notre disposition, tandis que l'expression *agar pādsā[h]* apparaît dans un fragment de bandeau conservé sur le mur ouest, cf. Cohn-Wiener 1939, fig. 4 ; voir aussi Pl. LXVIII.3.b.

<sup>1087</sup> Ces deux lettres ne sont pas transcrites par Nastič, alors qu'elle sont visibles sur les photos et le dessin de cette section de l'inscription, cf. Cohn-Wiener 1939, fig. 2 ; Gorāčeva 1983, fig. 46 ; voir aussi Pl. LXX.1, 2).

<sup>1088</sup> Les quatre derniers mots sont partiellement visibles sur une photo du mur sud, cf. Cohn-Wiener 1939, fig. 5 ; voir aussi Pl. LXVIII.2.a.

### *Données historiques*

Les données historiques et les informations relatives à la fonction et à la datation du bâtiment ont été traitées dans la première étude de Nastič et Kočnev : la désignation du lieu en tant que *ḥ<sup>v</sup>ābgah* (litt. « lieu de sommeil »), répétée au début des deux inscriptions *Safid Buland 1* et *2*, laisse peu de doutes sur la fonction funéraire du monument. Le défunt serait mentionné dans les deux textes sous son *laqab* de *Sayf-i dawlat*. Dans l'inscription *Safid Buland 1*, le titre *Malikān* et l'épithète *rād-mard* « homme généreux » semblent également lui être attribués ; tandis que, dans *Safid Buland 2*, il est appelé *mīr* « émir » et *šahīd* « martyr » ou, simplement « décédé ». <sup>1089</sup> Ce personnage a été identifié comme étant un membre de la famille qarakanide, Muḥammad b. Naṣr, qui détint la charge de gouverneur (*ilīg*) du Ferghana. <sup>1090</sup> La date de la dernière série monétaire frappée à son nom, 447/1055-6, a été retenue par Nastič comme *terminus post quem* pour la construction du mausolée. <sup>1091</sup>

Le commanditaire de l'édifice semble être mentionné uniquement dans l'inscription *Safid Buland 2* : il a été identifié comme le fils de Muḥammad b. Naṣr, Mu'izz al-dawla 'Abbās. Nous remarquons que la lecture du titre *Mu'izz-i dawlat* est incertaine, à cause de l'endommagement de cette section du texte. Toutefois, l'expression *farzand-i Sayf-i Dawlat* (« fils de Sayf-i Dawlat ») est clairement lisible dans la suite de l'inscription et permet de confirmer l'identité de ce personnage, auquel sont également attribués le titre de *malik* « roi » et l'épithète *nām-dār* « illustre » (cf. *Safid Buland 2*, ligne 1). 'Abbās b. Muḥammad ne semble avoir jamais atteint la charge de gouverneur, mais il est probable qu'il ait administré certaines villes du Ferghana pendant le gouvernement de son père : en effet, les noms du père et du fils sont associés sur des monnaies frappées dans la région à partir de 415/1025-25.

De plus, la longue titulature de *Mu'izz al-dawla Arslān Tikān Abū al-Faḍl al-'Abbās* apparaît dans une inscription commémorative incisée sur un rocher dans la gorge de Vorukh, située aujourd'hui dans une enclave tadjike au Kirghizistan (env. 200 km au sud-ouest de Safid Buland, Pl. LXI.1 et LXX.3). <sup>1092</sup> Cette inscription est entièrement exécutée

---

<sup>1089</sup> Le rapprochement de ces deux termes renvoie au titre de *amīr-i šahīd* qui était attribué à Mas'ūd I<sup>er</sup> dans l'inscription du palais de Ghazni (cf. n° cat. 24 ; 7.1.1). Le mot *šahīd* apparaît deux fois dans l'inscription *Safid Buland 1* à l'intérieur du composé verbal *šahīd gaštan* « souffrir le martyr », « mourir ».

<sup>1090</sup> Sur Muḥammad b. Naṣr, voir aussi Davidovič 1998, p. 132-37 ; Kočnev 2001, p. 62.

<sup>1091</sup> Nastič 2000, p. 6, 7.

<sup>1092</sup> Blair 1992, n° 42, p. 115-17 ; *TEI*, n° 6495 (voir *Ibid.* bibliographie précédente). Deux photos du graffiti sont publiées par Bernštān 1956, fig. 4, 5.

en arabe, mais elle comporte une triple datation : au début du texte est indiquée la date de l'hégire « mardi, le troisième jour de *jumādā I* 433[29 décembre 1041] » ; à la fin, sont données les dates correspondantes du calendrier persan (*yazdgirdī*) et grec (version syriaque du calendrier julien). Bien qu'aucune mention épigraphique de Mu'izz al-dawla 'Abbās ne soit postérieure à l'année 433/1041-42, l'inscription *Safid Buland 2* semble démontrer que ce personnage était encore en vie à la mort de son père. Il fit construire ce monument au plus tard en 451/1059-60, date avant laquelle le frère de Muḥammad b. Naṣr et chef du khaganat occidental, Ibrāhīm b. Naṣr, aurait incorporé le Ferghana dans ses domaines et accordé le contrôle de cette province à son fils Dāvūd.<sup>1093</sup>

### **Commentaire du texte**

Parmi les trois textes épigraphiques principaux du mausolée de Šāh Faḍl, l'inscription *Safid Buland 1* est la seule dans laquelle nous pouvons reconnaître sans hésitation un texte poétique, composé de quatre distiques en mètre *muzāri*.<sup>1094</sup> Les deux premiers distiques sont consacrés aux bienfaits accomplis par Sayf al-dawla pendant sa vie, qui ont garanti la gloire de son nom (*'izz-nām*). Le troisième distique met l'accent sur sa condition de défunt (*šahīd*) et sur son passage du « royaume transitoire » (*mulkat-i fānā*) au « règne de l'éternité » (*mulk-i baqā*). L'opposition entre la dimension du *fānā* (« l'effacement ») et du *baqā* (« la subsistance »), inspirée par la pensée mystique musulmane, correspond à une image très répandue en littérature.<sup>1095</sup> Le quatrième distique contient deux autres motifs classiques de la poésie persane : celui des « larmes de sang » (*hūn-i dil*, litt. « le sang du cœur »), symbole de la souffrance du peuple en deuil,<sup>1096</sup> et celui du défunt qui détourne le visage des « amis » de ce monde (*ruḥ az dūstān bi-tāft*).<sup>1097</sup> Ces passages laissent émerger que l'inscription *Safid Buland 1* a plus de points communs avec le

<sup>1093</sup> Nastič 2001, p. 8. L'histoire du Ferghana et des luttes internes à la famille qarakhanide pour le contrôle de cette région est assez complexe et les données numismatiques n'ont que partiellement éclairé les rapports de pouvoir entre les différentes branches de la lignée, Voir Davidovič 1998, p. 135-37 ; Kočnev 2001, p. 61-64.

<sup>1094</sup> Blair 1992, p. 129. Il s'agit plus précisément de la variante la plus commune de ce mètre, nommée *baḥr-i muzāri* - *i aḥrab-i makfūf-i maḥdūf* : - - √ | - √ - √ | √ - - √ | - √ -

<sup>1095</sup> Böwering 1988.

<sup>1096</sup> Nous citons à titre de comparaison un distique attribué à Rūdakī (v. 346, p. 97) :

خانه از روی تو تهی کردم دیده از خون دل بیاگندم

et un autre tiré d'un quatrain de Mas'ūd-i Sa'd-i Salmān (p. 712) :

دل خون شد و خون ز دیدگان می بارم بیند ز خون دل همه اسرارم

<sup>1097</sup> Une expression comparable à cette dernière apparaît dans un segment de l'inscription du palais de Ghazni, faisant référence à la mort de Maḥmūd (n<sup>os</sup> cat. 17-18, voir 7.1.1).

répertoire poétique persan qu’avec le formulaire des inscriptions funéraires arabes : nous remarquons, en particulier, l’absence de toute invocation religieuse faisant appel à la miséricorde divine. L’expression arabe *al-mulk li-llāh* « la royauté [est] à Dieu » figurant à la fin de l’inscription peut être considérée comme un segment indépendant qui vient s’ajouter au texte persan.

D’après les interprétations qui ont été proposées jusqu’à présent, l’inscription *Safid Buland 2* aurait la fonction d’un texte de fondation. En effet, elle contient non seulement la désignation du monument (*īn ḥ<sup>v</sup>ābgah*) et du commanditaire (*Mu‘izz-i dawl[at]*), mais aussi le verbe *farmūd tā* « il ordonna que » qui traduit littéralement l’expression *amara bi-*, couramment employée dans les inscriptions de fondation arabes. Malheureusement, la suite du texte est très lacunaire et nous ne pouvons pas l’analyser de manière approfondie. Les segments conservés permettent néanmoins d’apercevoir l’effort de transformer la structure et le formulaire des inscriptions arabes en un texte conforme au vocabulaire et à la syntaxe du persan. L’objet de la construction (*ḥ<sup>v</sup>ābgah*), placé au tout début de l’inscription, est suivi par le nom du commanditaire et nous aurions tendance à lire un *izāfa* avant ce nom, d’autant plus que le mot *ḥ<sup>v</sup>ābgah* n’est pas suivi par la postposition *rā* : cela ferait de *Mu‘izz al-dawla* un défunt potentiel (cf. l’incipit de *Safid Buland 1*) et pourrait signifier que ce personnage avait prévu de se faire enterrer dans le même mausolée que son père, comme déjà suggéré par Nastič.<sup>1098</sup> Ce n’est qu’après le nom du commanditaire et celui de son père qu’apparaît le verbe *farmūd*, conjugué à la troisième personne du singulier et précédé par le pronom démonstratif *ān*. Ce pronom se réfère probablement à *Mu‘izz al-dawla* ; cependant, la présence de plusieurs noms et pronoms en série obscurcit le sens exact du passage.

Nous pouvons admettre que certaines omissions ou altérations dans l’ordre des mots soient dictées par les exigences prosodiques. En effet, nous pouvons imaginer que l’inscription *Safid Buland 2* était composée sous forme de poème, comme le suggèrent non seulement l’analogie avec *Safid Buland 1*, mais aussi la répétition de la syllabe *-ār* en fin de mot, qui pourrait correspondre à la rime (cf. *nām-dār* ; *kātār* (?) ; *yādgār* ; *ātār* ; *‘azīz-dār* (?)). Malheureusement, le texte est trop fragmentaire pour pouvoir reconstituer son mètre. À la fin du texte persan est insérée une formule religieuse arabe (*šahāda*), exécutée sur deux lignes superposées faute d’espace (Pl. LXVIII.3.a). En plus de sa nature

---

<sup>1098</sup> Nastič 2000, p. 7.

poétique présumée, la différence principale entre l'inscription analysée et un texte de fondation standard est l'absence de la date qui n'apparaît ni à la fin du texte, comme le voudrait le formulaire arabe, ni au début, comme c'était le cas dans l'inscription de Vorukh. Nous pouvons affirmer que, par rapport à ce graffiti, ayant une claire fonction de propagande, les inscriptions de Safid Buland se placent dans une dimension plus intime d'hommage au défunt et mettent l'accent sur la gloire éternelle du souverain plutôt que sur la durée de son pouvoir temporel.

Enfin, l'inscription *Safid Buland 3* est trop fragmentaire pour pouvoir reconstituer ses forme et contenu primaires. Cependant, certains passages semblent montrer que ce texte perpétuait la complainte du défunt, tout en proposant au lecteur de tirer une leçon morale de la mort de ce personnage éminent. En particulier, la répétition de l'adverbe interrogatif *čirā ... čirā ...* (« pourquoi... ? pourquoi... ? »), l'apostrophe au lecteur « avisé » (*ay hušmand*),<sup>1099</sup> ainsi que l'expression *hič mīnamāyad* « rien ne subsiste » révèlent le propos moralisateur du texte. Nous pouvons imaginer ainsi que l'inscription touchait à un thème commun des élégies, celui de la réflexion sur le caractère éphémère de la fortune humaine, destinée à se dissiper à la fin de la vie mortelle.

### **Observations paléographiques**

Les inscriptions du mausolée de Šāh Faḍl) montrent l'emploi de plusieurs variétés d'écriture coufique. L'inscription *Safid Buland 1* offre un style plutôt élaboré de coufique tressé et fleuri (Pl. LXIX.1.a).<sup>1100</sup> De nombreux prolongements sinueux issus des lettres s'achèvent par d'amples motifs floraux, tandis que des motifs tressés ornent les corps des caractères ou bien sont insérés dans le fond comme compléments graphiques isolés.

Le bandeau épigraphique *Safid Buland 2* dépasse les deux autres en hauteur. Ses lettres, au relief assez épais et bombé, présentent des terminaisons biseautées et ne sont ornées que dans de rares cas par des motifs tressés (Pl. LXIX.1.b, cf. *ḥ<sup>v</sup>ābgah* à la première ligne) ou fleuris (cf. *čū* à la troisième ligne). Des compléments graphiques à hampes accolées de dimensions variables sont insérés dans la partie supérieure du

---

<sup>1099</sup> Cet appel au visiteur du mausolée peut être rapproché de l'invocation *ayā ḥiradmand* « Ô sage » qui est répétée au début des *inscriptions persanes 1* et 2 sur le tombeau d'Abū Ja'far Muḥammad à Ghazni (9.2.2).

<sup>1100</sup> Blair (1992, p. 129) remarque la parenté de ce style avec celui utilisé à Rādkān ouest (10.1.1).

bandeau et des rinceaux végétaux au relief très fin tapissent le fond du champ épigraphique.<sup>1101</sup>

La troisième inscription a des dimensions réduites par rapport aux deux autres. L'écriture se rapproche de celle de *Safid Buland 2*, bien que, dans *Safid Buland 3*, le relief soit plat et plus mince et les terminaisons des lettres apparaissent plus affilées (Pl. LXX.1, 2). Des rinceaux végétaux finement sculptés remplissent le fond du bandeau épigraphique. Nous observons une graphie comparable dans les inscriptions en arabe autour des médaillons, qui ont toutefois des dimensions encore inférieures.



Nous regrettons que l'état détérioré des bandeaux épigraphiques et la pauvreté de la documentation photographique accessible empêchent de reconstituer les trois inscriptions persanes de *Safid Buland* de manière complète. Les données disponibles nous permettent néanmoins de formuler des observations et des hypothèses sur la forme et le contenu originels de ces textes. Au moins deux d'entre eux (*Safid Buland 1* et 2) gardent les traces de leur nature poétique et constituent ainsi les plus anciens témoignages datables de l'emploi de la poésie persane en épigraphie monumentale.

Cependant, chacune de ces inscriptions a été exécutée dans une écriture distincte et semble transmettre un message bien défini. En particulier, plusieurs indices nous suggèrent que l'inscription au registre inférieur adresse aux mortels une leçon morale (*Safid Buland 3*). Celle au registre médian contiendrait un texte informatif, désignant la fonction de l'édifice et son commanditaire (*Safid Buland 2*). L'inscription au registre supérieur, quant à elle, est entièrement consacrée à la complainte du défunt (*Safid Buland 1*). La distribution de ces textes sur les murs de la chambre funéraire pourrait exprimer ainsi de manière symbolique une ascension du monde matériel à l'existence spirituelle.

Des inscriptions arabes à contenu religieux sont également attestées à *Safid Buland*, mais elles sont reléguées au second plan, puisqu'elles se situent à la fin des inscriptions principales *Safid Buland 1* et 2, et autour des médaillons qui ornaient les parois du mausolée. Comme nous aurons l'occasion de le voir, la pratique d'appliquer une

---

<sup>1101</sup> Des compléments graphiques à hampes accolées sont attestés dans les inscriptions funéraires de Ghazni à partir de la fin du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> s., Giunta 2003a, p. 391. Des motifs comparables figurent dans les inscriptions des dômes sud et nord de la Grande mosquée d'Ispahan (479-80/1086-87 et 481/1088-89), Blair 1992, n<sup>os</sup> 61, 62, p. 160-67. Finalement, plusieurs hampes accolées ornent l'inscription du portail du Ribāṭ-i Malīk (10.2.2).

différenciation assez nette entre les inscriptions réalisées en persan et en arabe constitue une constante dans la tradition épigraphique du monde iranien oriental entre le milieu du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> et le milieu du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle.

### 10.2.2 Le portail du Ribāt-i Malik

Les vestiges du célèbre Ribāt-i Malik (ou Rabāt-i Malik) se dressent encore actuellement dans la province de Navoi en Ouzbékistan, à environ 70 km au nord-est de Boukhara (Pl. LXI.1). La seule partie de la structure qui est conservée dans son élévation originelle est le cadre externe du portail d'entrée, ouvrant sur le bord septentrional de la route qui relie, aujourd'hui comme par le passé, les deux villes de Boukhara et de Samarkand (Pl. LXXI.1).<sup>1102</sup> Ce monument a fait l'objet d'enquêtes archéologiques depuis le deuxième quart du XX<sup>e</sup> siècle.<sup>1103</sup> Plus récemment, l'étude des différentes phases de construction du bâtiment, en plus de la découverte d'un bain à l'intérieur de son enceinte, ont permis à Nina Nemceva de retracer l'histoire de ce complexe et de redéfinir sa fonction première.<sup>1104</sup> En effet, le Ribāt-i Malik a longtemps été interprété comme un caravansérail, alors qu'il a probablement servi de résidence royale extra-urbaine sous les Qarakhanides (milieu du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup>- début du VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle) et n'a été transformé en caravansérail qu'à l'époque post-mongole.<sup>1105</sup>

Les fouilles ont permis de reconnaître deux phases de construction principales : le plan du secteur sud semble avoir subi moins de transformations au cours de l'époque pré-mongole, tandis que la zone nord montrait les signes d'une incendie et d'une reconstruction subséquente (Pl. LXXII.1).<sup>1106</sup> L'attribution chronologique du bâtiment a fait l'objet d'un long débat : Vasilij V. Barthold a attribué la fondation du Ribāt-i Malik au souverain qarakhanide Šams al-Mulk Našr b. Ibrāhīm (460-472/1068-1080) sur la base des mentions transmises par certaines sources textuelles.<sup>1107</sup> Nemceva elle-même a

---

<sup>1102</sup> Des dessins et photos du monument datant du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> s. montrent une partie de la façade originelle et des minarets, cf. Lehmann 1852; Umnâkov 1927, fig. 1, 2 ; Pope et Ackerman 1938-1939, IV, pl. 271, 272 ; Zasytkin 1948, p. 43, 44, fig. 26, 27. Voir aussi Pl. LXXI.2, 3.

<sup>1103</sup> Umnâkov 1927, p. 183.

<sup>1104</sup> Voir Nemceva 1983 ; *Id.* 2009 ; Nemceva et Saporov 2002.

<sup>1105</sup> Nemceva 2009 ; Karev 2013, p. 126, n. 35.

<sup>1106</sup> Le plan reconstitué de la première phase (prob. V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> s.) montre deux cours carrées séparées par un passage rectangulaire dans le secteur sud de l'enceinte ; une cour carrée avec un portique, flanquée par deux salles rectangulaires dans le secteur nord. Les transformations de la deuxième phase (prob. VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> s.) affectent particulièrement la cour nord : une salle à coupole est dressée en son centre, entourée par une galerie couverte donnant accès à des cellules latérales. À cette même phase remonterait la construction d'un bain dans le secteur sud-ouest. Pour un plan des phases plus tardives, voir Nemceva 2009, p. 128, fig. 76.

<sup>1107</sup> Barthold 1968, p. 248, n. 3 et p. 315.

proposée au fil du temps plusieurs datations possibles, s'échelonnant du début du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle au début du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle. Enfin, Yuri Karev a admis la possibilité que Šams al-mulk soit le commanditaire du monument et a suggéré que le Ribāṭ-i Malik était destiné à accueillir le souverain et son cortège pendant leurs déplacements entre les deux villes royales de Samarkand et Boukhara.<sup>1108</sup> Si cette chronologie est correcte, le monument remonterait à une époque à peine postérieure à la construction du mausolée de Safid Buland : Naṣr b. Ibrāhīm était en effet le cousin de Mu'izz al-dīn 'Abbās b. Muḥammad et le fils d'Ibrāhīm b. Naṣr qui avait intégré le Ferghana au khaganat qarakhanide occidental (10.2.1).

Le Ribāṭ-i Malik constitue un chaînon fondamental pour l'étude de l'évolution de la tradition épigraphique de l'Asie centrale. En effet, sur l'arc de son portail figure une inscription en brique cuite sculptée et en écriture coufique fleurie, entièrement composée en langue persane. Le premier à avoir étudié le décor épigraphique du Ribāṭ-i Malik est Ivan Umnâkov qui, en 1927, a partiellement déchiffré l'inscription du portail et a signalé la présence d'une inscription coranique (Coran III, 18-19) sur le minaret qui se dressait à l'angle sud-ouest du complexe et qui a disparu par la suite (Pl. LXXII.2).<sup>1109</sup> Malgré les lacunes et quelques imprécisions dans le déchiffrement, la transcription de l'inscription du portail fournie par Umnâkov, accompagnée d'une traduction en russe, laisse émerger les caractéristiques principales de ce document épigraphique : non seulement le texte est composé en persan, mais il semble être versifié, comme le montre la répétition de la syllabe *-āy* en fin de mot. La version de Umnâkov a été reprise par Bombaci qui a ajouté une traduction anglaise du texte et remarqué certaines similitudes entre l'inscription du Ribāṭ-i Malik et celle du palais de Ghazni.<sup>1110</sup> Le texte et la traduction anglaise répertoriés par Blair sont basés sur les deux versions précédentes.<sup>1111</sup> Plus récemment, une nouvelle lecture de l'inscription a été publiée dans un ouvrage collectif consacré à l'épigraphie architecturale de l'Ouzbékistan : certaines inexactitudes de la lecture de Umnâkov sont

<sup>1108</sup> Karev 2013, p. 125, 126.

<sup>1109</sup> Umnâkov 1927, p. 187, 188. Pour une photo de l'inscription du minaret, voir Nemceva 2009, p. 118, fig. 53. Nemceva (2009, p. 121, 122, fig. 61, 63) a également documenté un fragment d'inscription cursive en plâtre sculpté, qui ornait un arc de la galerie circulaire de la zone nord, cf. Pl. LXXII.3. Ce texte peut être attribué à la deuxième moitié du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> s., en raison des similarités avec les inscriptions des mausolées d'Uzgend (9.2.3).

<sup>1110</sup> Bombaci 1966, p. 37, 40.

<sup>1111</sup> Blair 1992, n° 58, p. 153-54, voir aussi *TEI*, n° 15789.

corrigées dans cette version récente, qui n'est pas pour autant dépourvue de lacunes ; le texte est accompagné par des traductions en russe, en ouzbek et en anglais.<sup>1112</sup>

Comme nous avons eu l'occasion de le constater pendant notre visite au site du Ribāṭ-i Malik en 2015, les difficultés dans l'interprétation de l'inscription du portail ne tiennent pas à sa position, à son écriture ou à son état de conservation.<sup>1113</sup> En effet, le texte est bien visible à l'œil nu et peut être photographié avec un objectif commun. Les lettres coufiques qui le composent sont assez bien lisibles, et, à l'exception du début et de la fin de l'inscription, qui sont perdues, et de deux autres lacunes, le relief est conservé dans un bon état (Pl. LXXIII.1). Cependant, l'absence de signes diacritiques rend certains passages de l'inscription très ambigus et empêche de proposer une lecture complète. Il est également difficile de reconstituer le mètre dans lequel serait composé le texte, puisque les vers ne semblent pas contenir un nombre égal de syllabes.

Nous transcrivons ici notre proposition de lecture, tout en signalant dans les notes les variantes, les passages problématiques et les discordances avec les versions précédentes :

[...<sup>1114</sup> سل] طان جهان که کرد این جای بنای

زین راب(؟)<sup>1115</sup> خلق<sup>1116</sup> و ایمنی بودش(؟) رای<sup>1117</sup>

از بهر خدای ک[ر]د [ان] (؟)<sup>1118</sup> عالی جای

از وی بتمامی تند(؟) [...] د خدای

مانند بهشت گشت این جای

خراب بر منظر(؟)<sup>1119</sup> فرانو [...] ]

<sup>1112</sup> Babajanov *et al.* 2011, p. 493. Cet ouvrage a pour le moment eu très peu de diffusion, y compris en Asie centrale. Nos remerciements vont à Babour Aminov (Institut d'études orientales de l'Académie des sciences de l'Ouzbékistan) qui nous a donné accès à sa copie personnelle et à Bekhruz Korbanov (M.A., Universität Bamberg) qui nous a fourni une version pdf de l'ouvrage. Nous regrettons ne pas avoir pu consulter un ouvrage en plusieurs volumes paru plus récemment à Tachkent et également consacré à l'épigraphe architecturale de l'Ouzbékistan.

<sup>1113</sup> Allegranzi 2016, p. 5, 6.

<sup>1114</sup> L'endommagement et la restauration ultérieure des deux piédroits de l'arc empêchent de définir précisément la longueur du segment manquant au début de l'inscription.

<sup>1115</sup> Nous ne pouvons pas proposer une lecture satisfaisante de ce mot : le dernier caractère est abîmé et il pourrait correspondre à un *ha* (cf. *rāh* « voie ») ou bien à un *dāl* (cf. *rād* « généreux »). Dans Babajanov *et al.* 2011 (p. 493) le mot est transcrit par la postposition *rā*, mais cette lecture n'est pas pleinement justifiée par la graphie ni par la syntaxe du texte.

<sup>1116</sup> Une variante de lecture est *hilm* « clémence ».

<sup>1117</sup> Umnâkov (1927, p. 187) lisait dans ce passage l'expression *dunyā-ārāy* « adorning the world » (trad. Bombaci 1966, p. 37), mais la graphie du texte semble contredire une telle lecture. Dans Babajanov *et al.* 2011 (p. 493) ce segment de l'inscription n'a pas été transcrit.

<sup>1118</sup> Les lettres disparues à proximité de la clé de l'arc ne peuvent pas être identifiées de manière certaine.

<sup>1119</sup> Umnâkov (1927, p. 187) proposait *harāb namīkard* (?) « He did not destroyed » (trad. Bombaci 1966, p. 37), mais cette lecture est contredite par la séquence des lettres encore visibles.

### *Commentaire du texte*

Malgré les difficultés rencontrées dans la reconstitution du texte, certains passages et mots-clés nous permettent de saisir le message général de l'inscription. Le premier vers fait référence à un bâtiment (*bināī*) et la répétition dans le texte de l'expression « ce lieu » (*īn jāy*) laisse peu de doutes sur le fait que l'inscription se réfère au Ribāṭ-i Malik. Ce bâtiment aurait été érigé par la volonté du « sultan du monde » (*sulṭān-i jahān*) et achevé par la grâce de Dieu (*ḥudāy*), jusqu'à prendre l'apparence d'un paradis (*bihišt*) sur terre. En dépit de sa brièveté et de sa nature fragmentaire, l'inscription analysée montre des parallèles avec la littérature panégyrique. Cela implique que le mécène qui ordonna sa composition et sa mise en œuvre à l'entrée d'un palais avait bien conscience du pouvoir du langage poétique. Ce texte dresse en effet le portrait d'un souverain puissant et pieux : l'aspect monumental du bâtiment reflète, d'une part, la grandeur de son maître et, d'autre part, la faveur accordée par Dieu à son règne.

Probablement influencés par la position de premier plan de l'inscription du Ribāṭ-i Malik, plusieurs chercheurs ont attribué à celle-ci la fonction d'un texte de fondation.<sup>1120</sup> Toutefois, nous remarquons que le texte conservé ne transmet aucune référence historique précise : en premier lieu, l'appellation honorifique de *sulṭān-i jahān* ne correspond à aucun titre officiel adopté par les Qarakhanides et ne permet pas d'identifier le commanditaire de l'édifice. En deuxième lieu, dans les parties subsistantes de l'inscription, ni la fonction ni la date de la construction du bâtiment ne sont indiquées. Nous pouvons supposer que ces informations étaient contenues dans les sections disparues de ce texte ou bien dans une autre inscription monumentale qui aurait disparu à l'instar de la plupart des structures originelles du complexe et de leur décor architectural. En l'état actuel des connaissances, il nous semble plus prudent de se limiter à interpréter les vers inscrits sur le portail comme un éloge du palais et de son commanditaire, puisque le ton panégyrique et de propagande semblent prévaloir sur la fonction de texte historique, au moins dans les sections de l'inscription qui sont parvenues jusqu'à nous.

Du point de vue du contenu, l'inscription du Ribāṭ-i Malik peut être rapprochée du poème arabe qui, d'après une notice d'al-Ta' ālibī, était inscrit dans l'*īvān* du palais du saffāride

---

<sup>1120</sup> Blair 1992, p. 153 ; Chuvain 1999, p. 342. Par ailleurs, la tradition de composer des inscriptions de fondation en rime aurait des précédents, comme démontré par les exemples du Gunbad-i Qābūs et, probablement, de l'inscription *Safid Buland* 2 (10.1.1, 10.2.1).

Abū Ja‘far Aḥmad (311-352/923-962) au Sistan (voir 11.1.2). En effet, les deux textes semblent destinés à attirer l’attention du visiteur sur la beauté du palais, manifestation terrestre du paradis, et sur les qualités presque divines de son maître.

Par ailleurs, l’image du « palais-paradis » est un motif récurrent dans la littérature de l’époque et plusieurs allusions au monde céleste semblent apparaître dans le corpus d’inscriptions persanes de Ghazni.<sup>1121</sup> Un autre point commun entre l’inscription du Ribāṭ-i Malik et le corpus étudié, est le choix de se référer à Dieu à travers des mots persans (cf. *ḥudāvand*, *ḥudā*, *bahr-i īzad*, n<sup>os</sup> 18-19, 52, 126, 7.2.2). Au-delà de ces similitudes, l’écart considérable dans la longueur de ces inscriptions et leur localisation à l’intérieur du monument nous parlent de deux projets conçus de manière assez différente : les vers qui couronnent l’entrée du Ribāṭ-i Malik offrent une instantanée du monument et de ses attributs royaux et divins, tandis que les inscriptions du palais de Ghazni développent un long panégyrique en l’honneur de la dynastie Ghaznavide, en célébrant probablement les mérites de sa politique religieuse.

### ***Observations paléographiques***

L’inscription du portail du Ribāṭ-i Malik est exécutée dans une variété de coufique aux traits assez arrondis. L’écriture montre en outre l’effort de bien différencier le texte de ses décors : les lettres sont assez massives et n’offrent que des rares terminaisons végétales (cf. par ex. le *tā* et le *kāf* du premier vers, le *gāf* et le *tā/zā* à la fin du texte, Pl. LXXIII.2.a, b), tandis que les floraisons qui ornent le fond du bandeau épigraphique sont sculptées avec un relief très mince et sinueux. Des compléments graphiques à hampes accolées, avec ou sans retour en équerre et ayant la même épaisseur des lettres, se répètent assez régulièrement dans la partie supérieure du champ épigraphique pour combler les espaces vides. Des compléments graphiques similaires ornent l’inscription *Safīd Buland 2* et d’autres comparaisons montrent que celui des hampes accolées est un motif assez répandu dans l’épigraphie monumentale des régions orientales tout au long du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle (voir 10.2.1).

Une photo publiée par Nemceva (Pl. LXXII.2), nous permet de reconnaître dans l’inscription coranique du minaret du Ribāṭ-i Malik une écriture similaire à celle du portail. Les caractéristiques graphiques de ces textes s’accordent bien avec une attribution à la deuxième moitié du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle. Cela impliquerait que des inscriptions en arabe et

---

<sup>1121</sup> Meisami 2001a ; voir aussi 7.3.3.

en persan ornaient l'édifice dès sa phase de fondation. Nous avons déjà pu observer la coexistence de textes versifiés en persan et citations coraniques en arabe dans le décor épigraphique du mausolée de Safid Buland. Mais le fait que ce même dispositif soit utilisé dans un bâtiment séculaire comme le Ribāṭ-i Malik, situé à proximité des centres de pouvoir de la Transoxiane, nous témoigne de la diffusion de cet usage épigraphique dans les territoires qarakhanides.

### 10.2.3 Les mausolées d'Uzgend

Situé à l'extrémité orientale de la vallée du Ferghana, dans la province de Oš au Kirghizistan (Pl. LXI.1), Uzgend (ru. Uzgen) fut l'un des centres politiques et économiques majeurs des territoires qarakhanides occidentaux. Dès le milieu du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle et jusqu'au début du VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle, cette ville fut en effet la capitale de la province du Ferghana. Le site médiéval d'Uzgend, développé dans le secteur attenant les rives du Kara Darya, s'articulait en trois parties indépendantes séparées par des ravins naturels et nommées *šahristān* I, II, III et IV (Pl. LXXIV.1).<sup>1122</sup> Aujourd'hui, les vestiges principaux datant de l'époque qarakhanide sont un minaret et trois mausolées adjacents se dressant à l'extrémité nord-occidentale du *šahristān* IV.<sup>1123</sup>

Nous allons nous intéresser en particulier à deux de ces mausolées et aux inscriptions persanes qui faisaient partie de leur décor architectural, caractérisé par une richesse et une variété extraordinaires de formes et de matériaux.<sup>1124</sup> Malheureusement, des restaurations achevées dans les années 1980 ont en grande partie occulté les revêtements originaux et seuls certains relevés antérieurs à ces travaux nous permettent de nous représenter l'aspect originel de ces monuments (Pl. LXXIV.2.a, b). Les trois mausolées ont une structure similaire, avec une chambre carrée surmontée par une coupole et un portail monumental sur le côté ouest (Pl. LXXV.1). Le mausolée « central » (début du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle ?) est le plus grand et constitue le noyau originel du complexe architectural ; la plupart de ses

---

<sup>1122</sup> Gorâčeva 2001, p. 104-107 et doc. 6. Dans cette étude sont présentées les principales descriptions d'Uzgend dans les sources médiévales.

<sup>1123</sup> Une mosquée et une madrasa auraient été rasées à l'époque moderne (Gorâčeva 2001, p. 105). Sur le minaret, voir Bernštam 1950, p. 79-85, fig. 39-41.

<sup>1124</sup> De nombreux éléments en brique cuite, plâtre et terre cuite ont été relevés *in situ*. Les fouilles dans la zone des mausolées ont également livré plusieurs fragments issus du décor architectural, ainsi que des inscriptions (Gorâčeva 2001, p. 108).

<sup>1124</sup> De nombreux éléments en brique cuite, plâtre et terre cuite ont été relevés *in situ*. Les fouilles dans la zone des mausolées ont également livré plusieurs fragments issus du décor architectural, ainsi que des inscriptions (Gorâčeva 2001, p. 108).

structures étaient déjà en ruine dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle (Pl. LXXIV.2.a).<sup>1125</sup> Sur son côté septentrional se dresse le mausolée « nord » (547/1152), deuxième par la taille et par la chronologie, et, à l’opposé, le mausolée « sud » (582/1187), qui est le plus récent et le plus petit des trois, mais qui dépasse les deux autres quant à la richesse de son ornementation.

Le seul fragment d’inscription qui a été documenté à l’intérieur du mausolée « central » contient une invocation assez commune dans les textes funéraires arabes (‘*afā Allāh ‘a[nhu]* « que Dieu lui pardonne »).<sup>1126</sup> Au contraire, de nombreuses inscriptions présentant une variété de techniques d’exécution, de contenus et de styles d’écriture ornaient les façades des mausolées « nord » et « sud ». Ces témoignages nous fournissent non seulement des indices sur la datation des monuments, mais également un aperçu de la tradition épigraphique répandue au Ferghana pendant la période qarakhanide tardive.

### ***Le mausolée « nord »***

Les textes des deux inscriptions figurant sur le portail du mausolée « nord » ont été étudiés et publiés par Aleksandr Ākubovskij en 1947.<sup>1127</sup> Le cadre de l’arc du portail abrite une inscription sculptée sur des carreaux en terre cuite et exécutée en écriture cursive sur un fond de rinceaux végétaux. Cette inscription est entièrement conservée et les restaurations du mausolée n’ont pas altéré son aspect originel (Pl LXXIV.2.a, b). Elle se compose d’un texte de fondation en persan suivi par des invocations en arabe :

*Uzgend N*

اغاز کرده امد بنا دولت خانه روز چهار شنبه چهارم ماه ربیع اخر  
سال پانسد (sic) و چهل هفت از هجرت مصطفی محمد النبی  
صلی الله علیه و علی اله و اصحابه اجمعین الملك لله

La première partie du texte donne la date exacte du commencement des travaux de construction, à savoir le 4 *rabī‘* II 547 / 9 juillet 1152. La position du verbe au début de

<sup>1125</sup> Le mausolée « central » d’Uzgend est traditionnellement considéré comme le lieu de sépulture de Naṣr b. ‘Alī (m. 403/1012-13), le conquérant qarakhanide de la Transoxiane (Cohn-Wiener 1930, p. 18 ; Bernštam 1950, p. 46). Cependant, les études récentes ont tendance à reporter sa datation au début du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> s. sur la base de l’analyse stylistique du décor architectural et des données numismatiques. Ces dernières pourraient d’ailleurs suggérer une attribution du mausolée à Ḥasan b. ‘Alī (524-530/1130-1136 ?), voir Chuvin 1999, p. 570 ; Gorāčeva 2001, p. 108, 109.

<sup>1126</sup> Nastič et Kočnev 1995, p. 179 ; *TEI*, n° 15856. L’inscription est réalisée en coufique tressé et fleuri dans un bandeau qui, à l’origine, faisait probablement le tour de la chambre funéraire, voir Zasytkin 1948, p. 46, fig. 29 ; Bernštam 1950, fig. 18.

<sup>1127</sup> Ākubovskij 1947. Voir aussi Žumagulov 1963, I, p. 65, 66 ; *TEI*, n° 15561.

la phrase pourrait révéler l'influence du formulaire épigraphique arabe, qui se reflète aussi dans l'eulogie qui suit le nom du Prophète et dans l'invocation finale. Néanmoins, dans la première partie du texte, nous observons que le nom du mois est transcrit en forme persianisée *rabīʿ-i āhir* (ar. *rabīʿ al-āhir* : l'*izāfa* a remplacé l'article de l'état construit), tout comme le mot *hijrat* (ar. *hijra* : le *tāʾ marbūʿa* est transformé en un simple *ta*).

Il faudra noter que le bâtiment est désigné *dawlat-hāna*, un nom qui semble mieux s'adapter à un palais du gouvernement qu'à un mausolée : en effet, le mot *dawlat* peut indiquer l'« État », mais, dans ce contexte, il faut probablement l'entendre dans le sens de « fortune », « bonheur (dans cette vie ou dans l'autre) », d'où notre traduction « demeure du bonheur éternel ». <sup>1128</sup>

Une deuxième inscription est réalisée en coufique « à bordure supérieure ornementale » dans un bandeau horizontal qui court à l'intérieur de la voûte du portail (Pl. LXXV.2.b). <sup>1129</sup> Le texte contient une longue titulature composée de noms et de titres d'origine arabe et turque, se référant au Qarakhanide Ḥusayn b. Ḥasan b. ʿAlī (env. 531/1137-551/1156). <sup>1130</sup> Ce personnage, qui peut être considéré comme le premier *hān* du Ferghana, <sup>1131</sup> fut selon toute vraisemblance le commanditaire du mausolée. Sur la base de la date fournie par l'inscription persane, nous pouvons supposer que Ḥusayn b. Ḥasan ordonna la construction du mausolée quatre ans avant sa mort, survenue en 551/1156.

### ***Le mausolée « sud »***

Le décor épigraphique de la façade du mausolée « sud » comprend cinq inscriptions réalisées dans des écritures diverses sur des carreaux en céramiques et en brique cuite. Ces inscriptions ont fait l'objet d'une étude approfondie par Nastič et Kočnev en 1995. Cependant, à l'époque de cette publication, elles avaient déjà subi des endommagements importants qui avaient altéré l'aspect et la séquence originelle des textes (Pl. LXXVI.1, 2). Les deux chercheurs ont néanmoins fourni la lecture des textes conservés, et, en s'appuyant sur les sources numismatiques et narratives, ont avancé des hypothèses sur l'attribution du mausolée : au moins deux personnages – un souverain et

---

<sup>1128</sup> Une interprétation similaire a été proposée par O'Kane (2009, p. 27) qui traduit *dawlat-hāna* par « auspicious abode ».

<sup>1129</sup> Cf. aussi Bernštam 1950, fig. 20, 21.

<sup>1130</sup> Cf. *al-hāqān al-ʿādil al-ʿaẓam Jalāl al-dunyā wa al-dīn Alp Qutluğ Tūngā Bulgā Turk Tuğril Qarā hāqān al-Ḥusayn b. al-Ḥasan b. ʿAlī Muġtabī ḥalīfat Allāh Nāṣir amīr al-muʿminīn*. La version donnée par Ākubovskij (1947, p. 29) a été partiellement corrigée par Davidovič (1977, p. 182, n. 10) et Soudan (*TEI*, n° 15563).

<sup>1131</sup> En effet, ce n'est qu'au début de son règne que cette région devint un État indépendant au sein du khaganat occidental, Kočnev 2001, p. 61, 62.

un commandant militaire – semblent impliqués dans l’histoire de ce monument, dont la construction aurait été achevée au plus tard en 582/1187.<sup>1132</sup>

En effet, dans le texte de fondation en langue arabe et en graphie *tuluṭ*, dont deux segments sont préservés sur les côtés du cadre rectangulaire extérieur du portail, apparaissent le titre *al-ḥaqa[n al-mu] ‘azzam* et la date du 14 *dū al-hijja* 582 [27 février 1187].<sup>1133</sup> De plus, une inscription funéraire fragmentaire en écriture coufique « à bordure supérieure ornementale » est sculptée dans le cadre intérieur du portail. Son texte est en arabe et contient la référence à un commandant militaire (*al-amīr al-isfahsalār* [...]) et, dans sa partie finale, les titres *Qutluḡ Bilg[a]* et *Jalāl a/l-dunya* (?) et la date de *rabi‘ II* 581 [juillet 1185].<sup>1134</sup>

Finalement, dans le revêtement en terre cuite de l’arc du portail est inscrit un texte poétique en persan, dont seul le début et la fin sont préservés *in situ* :<sup>1135</sup>

#### *Uzgend S*

نيکوی بر چو دست رس د [...] ی<sup>1136</sup> نام نیکو نڅیره بس (ou پس) باشد

Nous signalons qu’un carreau inscrit appartenant sans doute à l’arc du mausolée « sud » a été observé au Musée de Samarkand par Ernst Cohn-Wiener (Pl. LXXVI.3).<sup>1137</sup> Il contient l’expression :

در همه وقت [...] /

Nastič et Kočnev considèrent que ce fragment était contigu au début de l’inscription.<sup>1138</sup> Or, un *dāl* est visible à la fin du texte conservé *in situ* et un deuxième *dāl* peut être identifié, malgré l’abrasion du relief, à la marge droite du fragment du Musée de Samarkand. Par conséquent, nous suggérons que cette expression temporelle s’insérerait ailleurs dans la partie centrale de l’inscription.

La perte d’une section correspondant à plus de la moitié de la longueur totale du texte complique l’interprétation globale de l’inscription. Cependant, d’après les fragments

<sup>1132</sup> Nastič et Kočnev 1995, p. 190-96.

<sup>1133</sup> Nastič et Kočnev 1995, n° 1, p. 183-85 ; *TEI*, n° 15556.

<sup>1134</sup> Nastič et Kočnev 1995, n° 2, p. 185-88 ; *TEI*, n° 15557.

<sup>1135</sup> Nastič et Kočnev, 1995, n° 3, p. 188, 189 ; O’Kane 2009, p. 27, 29 (mention) ; *TEI*, n° 15558. Au cours des restaurations, la partie centrale de l’arc, qui avait perdu son revêtement originel, a été recouverte avec des carreaux modernes anépigraphe, Pl. LXXV.2.

<sup>1136</sup> Nastič et Kočnev ont transcrit cette lettre comme un *fa* final, mais l’appendice encore visible nous suggère plutôt la présence d’un *yā*.

<sup>1137</sup> Cohn-Wiener 1930, pl. IX.

<sup>1138</sup> Nastič et Kočnev 1995, n° 3, p. 188.

conservés, il semble que les vers inscrits incitent le lecteur à poursuivre la vertu et le bien (*nīkū̄-yi bar*, litt. « le beau aspect ») lorsque ils sont accessibles, tout en rappelant qu'un nom glorieux (*nām-i nīkū̄*) constitue le seul « trésor » (*zahīra*) qui subsiste après la mort.<sup>1139</sup> Ce message renvoie à un thème très répandu dans la littérature de l'époque, et, même si nous n'avons pas pu repérer une formulation identique à celle de l'inscription dans les *dīvāns* poétiques, certains exemples méritent d'être cités à titre de comparaison.

Le premier exemple est un passage tiré du *Šāhnāma* de Firdawsī, qui relate des avis donnés par Aristote à Alexandre le Grand :

اگر نیک باشی بماندت نام به تخت کیی بر بوی شادکام  
وگر بد کنی جز بدی ندروی شبی در جهان شادمان نغوی  
به نیکی بود شاه را دسترس به بد روز گیتی نجسته ست کس

Si tu es bon, ta renommée restera et tu seras heureux sur le trône des rois. Si tu es méchant, ta moisson sera le malheur, et tu ne dormiras pas une nuit tranquillement sur la terre. C'est par la vertu qu'un roi devient grand, mais personne n'a jamais atteint le bonheur par le mal.<sup>1140</sup>

Le deuxième exemple est un quatrain du poète Sanā'ī, qui propose une courte réflexion sur la fugacité de la vie terrestre et ses souffrances, suivie par le conseil de s'efforcer d'agir pour le bien afin de laisser une trace dans le monde d'ici-bas :

غم خوردن این جهان فانی هوسست از هستی ما به نیستی یک نفسست  
نیکویی کن اگر ترا دست رسست کین عالم یادگار بسیار کسست<sup>1141</sup>

Dans ce cas, le conseil n'est pas adressé à un souverain, mais à un auditoire plus large. À cause de son état fragmentaire, nous ignorons si l'inscription *Uzgend S* était centrée sur la vertu du souverain ou si elle proposait aux visiteurs de cette sépulture vénérable une réflexion plus générale sur la condition des mortels.

En plus du poème persan, des courtes sentences en arabe portant sur l'opposition entre la fugacité de la vie sur terre et la perpétuité de l'au-delà sont inscrites et en coufique « à bordure supérieure ornementale » autour des chapiteaux des colonnettes qui soutenaient l'arc du portail (Pl. LXXVI.5)<sup>1142</sup> et en écriture cursive dans deux carreaux sur les parois

<sup>1139</sup> Nous observons que les inscriptions du mausolée de Safid Buland mettaient également l'accent sur la gloire et la renommée du souverain (cf. *'izz nām, nām-dār* dans *Safid Buland 1* et 2, 10.2.1).

<sup>1140</sup> Firdawsī, V, p. 532, vv. 35-37 ; trad., V, p. 63.

<sup>1141</sup> Sanā'ī, n° 73, p. 1118.

<sup>1142</sup> Nastič et Kočnev 1995, n° 3, p. 189 ; *TEI*, n° 15560. Dans ces textes nous retrouvons notamment l'opposition entre le *dār al-fanā'* « la demeure passagère » et le *dār al-baqā'* « la demeure de l'immortalité », également évoquée dans l'inscription *Safid Buland 1* (10.2.1).

latérales de la voûte d'entrée (Pl. LXXVII.1).<sup>1143</sup> Ces textes font écho aux vers persans de l'arc d'entrée et attestent de la pratique répandue d'orner les monuments funéraires avec des inscriptions au contenu moralisateur.



Les mausolées « nord » et « sud » d'Uzgend nous apportent un témoignage fondamental sur la diffusion du persan et sur les fonctions associées à cette langue dans l'épigraphie monumentale de la deuxième moitié du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle. Les deux inscriptions persanes que nous avons analysées occupent une position de premier plan dans l'architecture de ces monuments, correspondant dans les deux cas à l'arc du portail d'accès. En revanche, elles diffèrent quant à leur contenu, puisque l'inscription *Uzgend N* est un texte de fondation composé en prose et se terminant par des formules arabes, tandis qu'*Uzgend S* est une inscription poétique à contenu moralisateur. Ce deuxième texte est conservé dans un état fragmentaire, mais son début et sa fin encore visibles *in situ* témoignent que le bandeau épigraphique était entièrement occupé par le poème persan, tandis que d'autres inscriptions en langue arabe ornent le cadre externe et la voûte du portail

En ce qui concerne la paléographie, les deux inscriptions analysées sont exécutées en cursif sur un fond de rinceaux végétaux, leur style est caractérisé par la forme allongée des hampes et par l'absence de signes diacritiques. L'écriture d'*Uzgend N* se distingue par la taille considérable des lettres (les corps occupent la moitié du bandeau), par la forme évasée de leurs terminaisons et par l'épaisseur variable du relief (Pl. LXXV.2). Au contraire, le texte d'*Uzgend S* présente une hauteur assez réduite (correspondant à environ un tiers du bandeau) et des motifs en forme de nœuds couronnés par des chevrons, qui comblent la partie supérieure du champ épigraphique (Pl. LXXVI.2).

Le choix de réaliser les inscriptions persanes des mausolées d'Uzgend en écriture cursive – et non en coufique, comme certaines des inscriptions arabes qui ornent ces monuments – ne semble pas dicté par la volonté d'en faciliter la compréhension. En effet, ces textes persans ne sont pas moins ambigus qu'une inscription coufique, du fait de l'absence de signes diacritiques. Ce choix démontre plutôt l'effort de proposer des variations stylistiques afin d'accentuer la valeur décorative de l'élément épigraphique. Bien que les caractéristiques graphiques des inscriptions d'Uzgend trahissent leur datation plus tardive, la coexistence de textes divers par leurs aspect et contenu, tout

---

<sup>1143</sup> Nastič et Kočnev 1995, n° 3, p. 189 ; *TEI*, n° 1559.

comme le recours à plusieurs variétés de coufique « à bordure supérieure ornementale » (Pl. LXXV.2.b ; LXXVI.4, 5), représentent des points de contact avec le répertoire épigraphique de Ghazni.<sup>1144</sup>

#### 10.2.4 Le « pavillon aux peintures » de la citadelle de Samarkand

Les derniers documents que nous allons présenter dans cette section consacrée à la tradition épigraphique de la Transoxiane sont les fragments d'inscriptions issus d'un cycle de peintures murales découvertes par Karev entre 2000 et 2004, au cours des fouilles dans la citadelle de Samarkand (Afrāsiyāb) .<sup>1145</sup> Les enquêtes archéologiques conduites dans la terrasse inférieure de la citadelle, au nord-est de ce site (Pl. LXXVII.2), ont d'abord mis au jour les vestiges d'un palais du gouvernement (*dār al-imāra*) du II<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup> siècle, qui a été attribué à Abū Muslim (m. 137/755).<sup>1146</sup> Des recherches ultérieures dans la zone septentrionale de l'enceinte ont restitué environ 700 fragments d'enduit peint, qui ne relèvent pas du palais, puisqu'ils ont été trouvés au-dessus de la couche d'abandon de cet édifice.<sup>1147</sup> Les peintures proviennent toutes d'un pavillon de plan carré (12 × 12 m.), avec quatre *īvān* en croix donnant sur une cour centrale, qui a été attribué à l'époque qaraghanide tardive (deuxième moitié du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> ou début du VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle).<sup>1148</sup> L'*īvān* situé au milieu du mur oriental du pavillon abrite un podium qui servait probablement de trône (Pl. LII.1) : ce témoignage archéologique, en plus de la richesse et des thèmes iconographiques du décor peint, semble indiquer que le pavillon était destiné aux réceptions privées du souverain.

---

<sup>1144</sup> Dans le cadre de cette analyse, nous nous sommes limitée à l'étude des inscriptions, bien que le riche décor architectural des mausolées d'Uzgend mériterait également d'être examiné dans une perspective comparative.

<sup>1145</sup> Karev 2003 ; 2005 ; 2014, p.103-20. Ces enquêtes archéologiques s'inscrivent dans le cadre de la Mission Franco-Ouzbèke (MAFOuz) de Sogdiane, active depuis 1988 et codirigée par Frantz Grenet (remplacé par Claude Rapin depuis 2015) et Mukhammadjon Isamiddinov (Institut d'Archéologie de Samarkand). Sur l'histoire des recherches sur le site de Samarkand/Afrāsiyāb et les activités de la MAFOuz, voir Grenet 2004.

<sup>1146</sup> Karev 2000. Abū Muslim fut le plus célèbre chef de file de la révolution abbasside et exerça son pouvoir sur les provinces musulmanes orientales dans la phase qui suivit la montée au pouvoir de cette lignée de califes (132-137/750-755). Sur l'histoire de Samarkand à l'époque des premiers 'Abbāsides, voir Karev 2015.

<sup>1147</sup> Le palais avait été rasé au IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle et à son emplacement furent érigés neuf pavillons, dont sept datant de l'époque qaraghanide. Le « pavillon aux peintures » est le plus grand et le seul qui présente un si riche décor mural, Karev 2013, p. 108-11 ; voir aussi Pl. LXXVIII.1.

<sup>1148</sup> Karev 2005, p. 69, 71, 80, 81. Cette datation est basée sur les monnaies et les fragments céramiques trouvés sur le site.

Les peintures murales furent réalisées en plusieurs phases ; les fragments retrouvés montrent en effet une superposition de deux à trois couches d'enduit peint. En outre, la dernière couche révèle un style moins raffiné et la volonté d'effacer les visages humains représentés dans les couches sous-jacentes. Karev a interprété ce témoignage comme « une tentative de changer radicalement le programme artistique » et l'a associé à l'instauration d'un nouveau pouvoir sur la ville.<sup>1149</sup> La destruction finale du pavillon est également due à l'action humaine : à une époque inconnue, mais probablement comprise entre l'entrée des Khwārazm-Shahs à Samarkand en 609/1212-13 et la conquête mongole en 617/1220, ses murs auraient été abattus et le pavillon nivelé.<sup>1150</sup>

Cinq panneaux assemblés à partir des fragments des peintures sont actuellement exposés au Musée d'Afrāsiyāb (Samarkand), mais la plupart des matériaux sont encore en cours de restauration auprès du laboratoire de l'Institut d'Archéologie de Samarkand.<sup>1151</sup> L'organisation générale du décor montre que les peintures revêtaient intégralement les murs du pavillon et que les formes et les dimensions des différents registres étaient conçues pour s'adapter à l'architecture.<sup>1152</sup> Malgré la perte d'environ 70% des surfaces peintes, une étude attentive des sujets et des dimensions des fragments a permis à Karev et aux restaurateurs de reconstituer les scènes principales. Le mur nord abritait le portrait du souverain assis en tailleur et entouré par d'autres personnages peints à échelle réduite (Pl. LXXVIII.2). Parmi les décors du mur nord, il est possible de distinguer aussi un aigle royal, flanqué par des créatures mythiques, et un registre avec des danseurs. Sur le mur oriental, des deux côtés du trône, des personnages de grande taille étaient représentés, dont le mieux préservé est un archer provenant de l'angle nord-est (Pl. LI.2). D'autres cadres rectangulaires ou rosettes, dont la localisation première reste inconnue, contenaient des sujets anthropomorphes ou zoomorphes. Toutes ces scènes principales étaient encadrées par des registres de taille variée, abritant des décors figuratifs répétitifs (animaux courant, oiseaux, etc.), des motifs géométriques et végétaux, et des inscriptions.<sup>1153</sup>

---

<sup>1149</sup> Karev 2003, p. 1695-97.

<sup>1150</sup> Karev 2005, p. 81.

<sup>1151</sup> Grâce à la gentillesse de Yuri Karev, Géraldine Fray et Marina Reutova (co-directrices de l'équipe de restaurateurs franco-ouzbèke) ainsi que de leur collaboratrice Gulnora Akhatova, nous avons pu avoir accès au laboratoire de restauration à l'occasion de notre séjour à Samarkand en octobre 2015. Pour un approfondissement sur les techniques de prélèvement, de nettoyage et de consolidation de fragments de peinture voir Fray et Reutova 2013, p. 612-19.

<sup>1152</sup> Karev 2003, p. 1697.

<sup>1153</sup> Pour plus de détails sur les sujets des peintures, voir Karev 2003, p. 1708-28 et *Id.*, 2005, p. 53-66.

### *Les inscriptions*

Les inscriptions du « pavillon aux peintures » sont toutes exécutées en écriture cursive et dépourvues de signes diacritiques, mais elles affichent une variété de styles graphiques, dimensions, couleurs et contenus. La plupart des bandeaux épigraphiques sont trop fragmentaires pour être déchiffrés. Cependant, Karev a pu distinguer certains segments d'inscription composés en langue persane et probablement issus d'un texte poétique. En effet, deux fragments trouvés aux deux côtés opposés du pavillon semblent contenir la même expression : *kām-i dil* « le désir du cœur », qui vraisemblablement se répétait comme un refrain à l'intérieur d'un texte versifié (Pl. LXXIX.1). Ces deux fragments d'inscription montrent une écriture comparable, à savoir une variété de cursif aux hampes très allongées, peinte en blanc sur un fond bleu décoré par des rinceaux végétaux en rouge et blanc, et par des oiseaux (le bleu du fond de l'un des fragments a presque disparu, cf. Pl. LXXIX.1.a). Nous remarquons qu'un autre fragment exécuté dans le même style porte inscrite une formule en langue arabe : (...) *wa al-baqā' li-ṣāhibihi* « (...) et la longévité à son possesseur », habituellement placée à la fin d'une séquence de vœux (Pl. LXXIX.2).

<sup>1154</sup> Nous ne pouvons pas déterminer si les vers persans et les vœux en arabe se succédaient à l'intérieur d'un seul bandeau épigraphique ou bien s'ils occupaient deux registres distincts du décor mural du pavillon.

Le seul témoignage épigraphique qui pourrait avoir un contenu historique est un fragment de bandeau décoré par une figure féminine – probable représentation d'une *péri* – et contenant la séquence de lettres *ʿ.w.d.* (Pl. LXXIX.3). Karev a proposé d'identifier dans le texte la partie finale du nom Masʿūd qui pourrait correspondre à celui du Qarakhanide Masʿūd b. Ḥasan (551-566/1160-1171).<sup>1155</sup> Toutefois, ce témoignage ne suffit pas à identifier le commanditaire des peintures, puisque le nom de ce souverain pourrait apparaître à l'intérieur de la titulature d'un de ses descendants.<sup>1156</sup>

De nombreux autres fragments d'inscription sont trop courts non seulement pour en proposer une lecture, mais aussi pour en déterminer la langue de composition ; l'absence de diacritiques complique davantage leur interprétation. De manière générale, nous observons que les registres épigraphiques étaient parfaitement intégrés aux autres éléments qui composaient le décor peint du pavillon et alternaient avec des bandeaux anépigraphes contenant des motifs végétaux et/ou figuratifs.

---

<sup>1154</sup> Karev 2003, p. 1707 ; *Id.* 2005, p. 69.

<sup>1155</sup> Karev 2005, p. 69. Un *dirham* au nom de ce souverain provient également de la fouille du pavillon.

<sup>1156</sup> Karev 2005, p. 80-82 et *Id.*, 2013, p. 119-20.

Nous avons déjà observé une superposition de registres épigraphiques et compartiments ornementaux dans le cas des stucs qui revêtaient la chambre du mausolée de Šāh Faḍl à Safid Buland (10.2.1, Pl. LXVII.1). Mais le parallèle est encore plus frappant si nous rapprochons certains thèmes des peintures de Samarkand des motifs récurrents sur les bas-reliefs en marbre de Ghazni. En premier lieu, nous rappelons que plusieurs éléments de décor architectural en marbre et en brique cuite provenant de Ghazni portent inscrits des vœux en arabe (4.3.2), ce qui correspond à un usage très commun sur les objets en métal et sur la vaisselle en céramique, mais plutôt rare en épigraphie monumentale.<sup>1157</sup> En particulier, des séquences de vœux sont visibles dans le registre épigraphique des plaques en marbre du type « dado 2 » provenant du palais de Ghazni (1.2.2).

### ***L'iconographie et l'architecture***

En ce qui concerne les autres motifs décoratifs, une suite d'arcs trilobés peints en bleu sur blanc surmontait à l'origine le bandeau épigraphique avec inscription persane de Samarkand (Pl. LXXIX.1.a).<sup>1158</sup> Des séquences d'arcs trilobés comparables sont visibles sur un grand nombre d'éléments en marbre de Ghazni, comme par exemple au registre médian des plaques « dado 2 » et « dado 14 » en provenance du palais royal (1.2.2).<sup>1159</sup> Nous remarquons finalement que le bandeau contenant des quadrupèdes courants visible sur certains fragments de Samarkand, au-dessous d'une inscription fragmentaire en bleu sur blanc (Pl. LXXIX.4), se rapproche également d'un dispositif répandu au sein du répertoire des marbres de Ghazni.<sup>1160</sup> En dépit de l'écart chronologique et des différences dans la nature du matériel et dans la technique d'exécution, de nombreuses autres similarités émergent de la comparaison entre les sujets des peintures de Samarkand et ceux des bas-reliefs en marbre de Ghazni, pour un aperçu desquels nous renvoyons aux études iconographiques existantes.<sup>1161</sup>

---

<sup>1157</sup> Pour des attestations des formules *al-baqā'* et *al-baqā' li-sāḥi[bihī]*, voir *Islamic Ghazni*, n<sup>os</sup> inv. C5758 ; IG0031.

<sup>1158</sup> Seule la partie inférieure des arcs est visible dans l'assemblage exposé au Musée d'Afrāsiyāb, mais nous avons pu observer d'autres fragments issus de cette série d'arcs trilobés dans le laboratoire de restauration de l'Institut d'Archéologie de Samarkand.

<sup>1159</sup> Sur la diffusion des motifs en arcades à Ghazni, voir Rugiadi 2007, p. 1293-1300 ; *Id.* 2010b et 9.1.3.

<sup>1160</sup> Dans plusieurs occurrences le bandeau animalier occupe le registre supérieur d'une plaque tripartite, place qui était habituellement destinée à l'inscription (cf. *Islamic Ghazni*, n<sup>os</sup> inv. KM.58.2.7, Sp0103, Sp0106, Sp0143). Sur certains éléments de typologies diverses ce registre zoomorphe coexiste avec un décor épigraphique (cf. *Islamic Ghazni*, n<sup>os</sup> inv. KM.58.2.8, M0041).

<sup>1161</sup> En particulier, Bombaci 1958, p. 14, 15 et Rugiadi 2007, p. 1302-10 (pour les marbres ghaznavides) ; Karev 2003, p. 1687-1728 (pour les peintures qarakanides).

À propos des contextes archéologiques d'où proviennent ces témoignages artistiques, Karev a déjà remarqué que le pavillon de la citadelle de Samarkand montre une conception structurelle très différente des résidences royales ghaznavides connues. En effet, les palais de Laškārī Bāzār et de Ghazni sont des édifices massifs et destinés à durer dans le temps, tandis que les pavillons qaraghanides correspondent à des structures légères et facilement remplaçables.<sup>1162</sup> Cependant, nous savons que la salle du trône du palais sud de Laškārī Bāzār comportait un décor peint (9.1.3).<sup>1163</sup> Certains poètes ghaznavides et seljuqides nous transmettent également des descriptions des scènes de la vie de la cour qui étaient peintes dans les résidences de leurs mécènes, ce qui laisse peu de doutes sur la diffusion de cette pratique artistique en Iran oriental (9.1.3, 11.2.2).<sup>1164</sup> De plus, compte tenu de la taille et du caractère « privé » du pavillon de Samarkand, nous pouvons proposer un parallèle avec la « maison » (*hāna*) que le Ghaznavide Mas'ūd I<sup>er</sup> avait fait construire dans sa jeunesse à l'intérieur du complexe du *Bāg-i 'Adnanī* à Hérat et dont les murs étaient tapissés par des peintures érotiques.<sup>1165</sup> Ce témoignage de Bayhaqī est d'autant plus significatif qu'il semble indiquer que des structures plus légères qu'un palais, destinées à accueillir le souverain et son entourage restreint, existaient déjà dans l'architecture royale ghaznavide.



Le cycle de peintures qaraghanides de Samarkand constitue un témoignage de la plus haute importance du langage artistique répandu en Iran oriental avant la conquête mongole. Le contexte archéologique de ces peintures murales nous permet d'établir une relation directe entre les sujets des décors peints et le milieu de la cour : les personnages et les scènes représentées sur les parois de ce pavillon de plaisance représentaient vraisemblablement les cérémonies et les divertissements qui animaient la vie du souverain et traduisaient son pouvoir à travers des images réelles et allégoriques. L'épigraphie jouait également une place importante au sein de ce programme décoratif.

<sup>1162</sup> Karev 2013, p. 135, 136. Le Ribāt-i Malik montre en revanche une structure imposante et fortifiée, mais il faudra prendre en considération le fait que les pavillons étaient situés à l'intérieur d'une citadelle, tandis que le Ribāt-i Malik se trouvait à l'extérieur des murs de l'oasis de Boukhara. À propos des campements et des autres types de résidences seljuqides, voir Durand-Guedy 2013.

<sup>1163</sup> Schlumberger et Sourdél-Thomine 1978, 1A, p. 61-65.

<sup>1164</sup> Meisami 2001a, p. 25-37.

<sup>1165</sup> Bayhaqī, p. 172-76 et trad. I, 205-8. Ces peintures étaient inspirées par le *Kitāb-i Alfīya wa šalfīya*, un ouvrage d'origine indienne qui circulait à travers des versions en pehlevi et en arabe, et qui fut traduit en persan moderne au V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> s. par le poète Azraqī Heravī, voir Bosworth 2011a, III, p. 103, n. 475 ; Khaleghi Motlagh 1988, p. 273.

En dépit de leur état très fragmentaire, les inscriptions peintes relevées à Samarkand – toutes exécutées en cursif et non diacritisées – contribuent à éclaircir notre connaissance de la tradition épigraphique de l'époque qarakhanide tardive. Globalement, l'emploi d'une riche palette de styles graphiques et de décors nous montre que les artistes cherchaient à développer au maximum le potentiel décoratif des inscriptions. Nous avons remarqué en particulier la coexistence d'inscriptions persanes, vraisemblablement composées en forme poétique, et d'une formule de vœux en langue arabe adressée au maître du palais. Ce témoignage nous permet d'établir un parallèle entre les décors épigraphiques du pavillon qarakhanide et du palais de Ghazni.



### 10.3 L'épigraphie persane aux frontières du monde iranien (fin du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle)

#### 10.3.1 Le mausolée de Mu'mina Ḥātūn à Naḥčivān

Le mausolée de Mu'mina Ḥātūn, également connu comme « tour des Atabegs », se dresse au cœur de la ville de Naḥčivān (en azéri Naxçıvan), l'actuelle capitale de la république autonome portant le même nom, enclave azerbaïdjanaise située au sud-ouest de l'Arménie (Pl. LXI.1). Le monument a un aspect imposant : de l'extérieur il apparaît comme une tour (hauteur env. 25 m) à plan décagonal et avec un toit plat, tandis que la chambre intérieure à plan circulaire est couverte par une coupole conique. La structure est entièrement construite en brique cuite et ses faces extérieures, rythmées par des arcades aveugles, sont ornées par des entrelacs géométriques, des *muqarnas* et des inscriptions coufiques.<sup>1166</sup> Le mausolée était anciennement inséré à l'intérieur d'un complexe monumental plus large, comme le montrent certains dessins et photos datant du XIX<sup>e</sup> siècle, où la tour est précédée par un portail flanqué par deux minarets et entourée par d'autres vestiges (Pl. LXXX.1).<sup>1167</sup> Après des travaux de restauration qui ont eu lieu entre 1999 et 2003, le mausolée occupe aujourd'hui une position dominante à l'intérieur d'un parc (Pl. LXXX.2).

#### *Les textes historiques*

Deux inscriptions historiques en arabe figurent sur deux panneaux rectangulaires au-dessus de l'entrée du mausolée (Pl. LXXX.3).<sup>1168</sup> L'inscription supérieure porte la date de *muḥarram* 582 [avril 1186] ; l'inscription inférieure contient la mention de l'architecte : 'Ajamī b. Abū Bakr al-bannā al-Naḥčivānī. Il s'agit d'un maître artisan local, auquel sont également attribués le portail monumental appartenant au complexe de Mu'mina Ḥātūn, aujourd'hui disparu et remplacé par une structure moderne, ainsi qu'un

---

<sup>1166</sup> Sur le décor architectural du monument, voir Jacobsthal 1899, p. 24-31 ; Sarre 1901, I, p. 11-15 et II, pl. « Nachtshewan » ; Usejnov 1951, p. 17-20 ; Usejnov, Bretanickij et Salamzade 1963, p. 87-92.

<sup>1167</sup> Jacobsthal 1899, p. 13 fig. 3 ; Sarre 1901, I, p. 14, fig. 9 ; Usejnov, Bretanickij et Salamzade 1963, p. 92, fig. 77, 78.

<sup>1168</sup> Voir la lecture de Martin Hartmann dans Jacobsthal 1899, p. 22 ; Khačatrān 1987, n<sup>os</sup> 186, 187, p. 121 ; *TEI*, n<sup>os</sup> 8140 ; 8141.

autre mausolée de Naḥčivān daté du 557/1161 et dédié à une autorité religieuse, Ḥvāja Yūsuf b. Kaṭīr (ou Kuṭayr).<sup>1169</sup>

Mais l'inscription qui domine la composition par sa taille et sa position est exécutée en briques émaillées en bleu dans un bandeau continu qui fait le tour du monument au-dessous de la corniche de *muqarnas* placée à la base du toit (Pl. LXXXI.1). Les lettres inscrites sur trois des dix côtés du monument avait déjà disparu au XIX<sup>e</sup> siècle ; de plus, les restaurations récentes des sections préservées semblent avoir entraîné certaines altérations du texte (Pl. LXXXI.3).<sup>1170</sup> De tout façon, dans la partie initiale de l'inscription (côtés n<sup>os</sup> 1-3) il est possible de reconnaître un texte de fondation en arabe, contenant la partie initiale d'une titulature.<sup>1171</sup> Dans la suite, perdue, était vraisemblablement nommé le commanditaire du monument qui a été diversement identifié comme Šams al-dīn Īldiguz (env. 530-570/1135-1175)<sup>1172</sup> ou comme le fils de celui-ci, Abū Ja'far Muḥammad dit Jahān Pahlavān (570-582/1175-1186).<sup>1173</sup> Après la lacune (côtés n<sup>os</sup> 4-6), apparaît le nom d'une femme, Mu'mina Ḥātūn, portant elle aussi des titres honorifiques (côtés n<sup>os</sup> 7-8).<sup>1174</sup> L'invocation *raḥima-hā Allāh ta'ālī* (« que Dieu le plus haut lui fasse miséricorde ») qui suit son nom indique que c'est à cette femme que le mausolée était dédié.

Mu'mina Ḥātūn était la veuve du sultan seljuqide Toḡrīl II b. Muḥammad (526-529/1132-1134), et le successeur de celui-ci, Mas'ūd b. Muḥammad (529-547/1134-1152) l'avait accordé pour épouse à son vassal Šams al-dīn Īldiguz, alors gouverneur de la province d'Arrān. Ce mariage augmenta le pouvoir de l'Atabeg Īldiguz qui, à la mort de Mas'ūd, intervint dans la lutte de succession au sultanat et plaça sur le trône seljuqide le fils de Mu'mina Ḥātūn, Arslān b. Toḡrīl II (556-571/1161-1176). C'est ainsi qu'Īldiguz mit le sultan sous sa tutelle en devenant le véritable maître du pouvoir seljuqide et en assurant à ses descendants le contrôle des territoires de l'Azerbaïdjan, du Jibal et

---

<sup>1169</sup> Sur ce monument, voir Jacobsthal 1899, p. 10, 20 et fig. 2 ; Sarre 1901, I, p. 9-11 et II, pl. « Nachtshevan » ; Usejnov 1951, p. 15-17 et pl. 1-4 ; Usejnov, Bretanickij et Salazade 1963, p. 84-86. Pour une vision d'ensemble sur les monuments attribués à cet architecte, voir Yazar 1999.

<sup>1170</sup> Une longue lacune est signalée dans la première lecture du texte par Christian Martin Fraehn, s'appuyant sur la documentation produite par Dubois de Montpérour en 1840. Suite à son voyage au Caucase en 1848, Nicolas de Khanikoff a repris et complété la lecture de Fraehn (Khanikoff 1852b, p. 246 ; *Id.* 1862, p. 59, 114). Cependant, cet auteur a décrit par erreur la tour comme dodécagonale et a affirmé que cinq côtés de l'inscription étaient perdus ; cette imprécision a été corrigée par Jacobsthal (1899).

<sup>1171</sup> *al-malik al-'ālim al-'ādil al-mu'ayyad al-manšūr al-kabīr Šams al-dīn Nuṣrat al-islām wa al-muslimīn J[...]*. Voir Jacobsthal 1899, p. 21 ; Khačatrān 1987, p. 120, n<sup>o</sup> 185 ; *TEI*, n<sup>o</sup> 8142.

<sup>1172</sup> Jacobsthal 1899, p. 21 ; Sarre 1901, p. 14.

<sup>1173</sup> Khanikoff 1852b, p. 247 ; Khačatrān 1987, p. 120, n<sup>o</sup> 185 (voir *Ibid.*, n. 3, bibliographie précédente).

<sup>1174</sup> *Jalāl al-dunyā wa al-dīn 'Aṣma al-islām wa al-muslimīn Mūmina Ḥātūn*.

d'une partie de l'Iraq pendant la phase de décadence du pouvoir seljuqide et jusqu'à l'avancée des Khwārazm-Shahs et des Mongols au début du VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle.<sup>1175</sup> L'importance de Mu'mina Ḥātūn pour l'histoire des Eldigüzides justifierait le choix de dédier un mausolée monumental à cette femme.

En ce qui concerne la question de l'identité du commanditaire du monument, plusieurs considérations font pencher vers Jahān Pahlavān Muḥammad b. Īldiguz. En premier lieu, l'inscription à l'entrée du mausolée affiche la date 582/1086, postérieure de plus de dix ans à la mort de Šams al-dīn Īldiguz (m. 571/1175), ce qui rend peu probable que ce dernier ait ordonné la construction du bâtiment. En deuxième lieu, la titulature de Jahān Pahlavān figurait aussi dans une inscription du portail monumental du complexe, disparu.<sup>1176</sup> Cette inscription se terminait par l'invocation *nawwar Allāh qabrihi* (« que Dieu illumine sa tombe »), couramment employée dans les inscriptions funéraires, ce qui laisse supposer que Jahān Pahlavān mourut avant la fin des travaux de construction. En effet, la date généralement acceptée pour la mort de ce souverain correspond à l'année 582/1086 et semble coïncider avec celle de l'achèvement du mausolée. La question de l'attribution de la tour funéraire et du complexe environnant est compliquée davantage par les témoignages des sources narratives qui attestent que Īldiguz, son épouse Mu'mina Ḥātūn et leur fils Jahān Pahlavān furent tous les trois enterrés à Hamadan, à proximité d'une madrasa bâtie par Īldiguz.<sup>1177</sup>

### ***Le texte persan***

Après avoir présentées les données historiques relatives au mausolée, nous allons revenir sur la partie finale de l'inscription qui court à la base du toit (côtés n<sup>os</sup> 9, 10), qui est composée en persan (Pl. LXXXI.2). Le premier à avoir reconnu la langue de cette section du texte a été Nicolas de Khanikoff :

La phrase arabe [...] était suivie par une assez longue inscription, que ni Fraehn ni personne ne parvenaient à déchiffrer, parce que l'on s'efforçait de la lire en arabe, comme il était assez naturel de la supposer écrite. Enfin, après un long examen du

---

<sup>1175</sup> Sur l'histoire des Eldigüzides (ou Īldiguzides), voir Bosworth 1968*a*, p. 169-82 ; *Id.* 1970*b* ; Luther 1987.

<sup>1176</sup> *al-malik al-'ālim al-'ādil a'zam[sic] Atābak Abū Ja'far Muḥammad b. Atābak Īldiguz*. Au-dessous de cette inscription, un autre bandeau épigraphique affichait le nom d'un commandant militaire et celui de l'architecte 'Ajāmī b. Abū Bakr. Voir de Khanikoff 1852*b*, p. 245 ; Khačatrān 1987, n<sup>os</sup> 188, 189, p. 121, 122 ; *TEI*, n<sup>os</sup> 8143, 8144.

<sup>1177</sup> Rawāndī, p. 400, 401 ; Ibn Isfandiyyār, II, p. 152. Voir aussi Luther 1987, p. 893.

monument en question, je me décidai à la lire en persan, et j'ai constaté que par ce moyen on triomphait de toutes les difficultés de cette lecture [...].<sup>1178</sup>

La lecture donnée par de Khanikoff, accompagnée par un dessin de l'inscription, a été partiellement corrigée par Martin Hartmann qui a proposé la version acceptée dans les études ultérieures et transcrite ici :

ما بگردیم پس بماند روزگار      ما بمیریم این بماند یادگار  
یا رب چشم بد دور کن<sup>1179</sup>

Le texte consiste en un distique en mètre *ramal* portant sur l'opposition entre la condition transitoire des mortels et la persistance du temps et de la mémoire, suivis par une invocation destinée à éloigner le mauvais œil. Nous observons que le thème du caractère éphémère de la nature humaine et les incitations à laisser une trace dans le monde sont récurrents dans les inscriptions funéraires en persan depuis les premières attestations connues (9.2, 10.2.1, 10.2.3). Comme déjà remarqué par de Khanikoff et O'Kane, les vers inscrits sur la tour funéraire de Naḥčivān se rapprochent des formules employées dans un nombre d'inscriptions plus tardives, bien que nous n'ayons pas pu repérer des citations identiques dans les répertoires épigraphiques.

Le décor épigraphique du mausolée de Mu'mina Ḥātūn comprend aussi des bandeaux contenant une invocation religieuse en arabe (*al-mulk li-llāh al-wāḥid al-qahār*), insérés au sommet des dix faces extérieures, ainsi que des versets coraniques inscrits sur les cadres externes de chaque face (Pl. LXXXI.4). Finalement, des citations du Coran et les noms des quatre califes sont inscrits à l'intérieur du monument.<sup>1180</sup>

Nous avons déjà observé l'usage d'isoler des textes religieux dans des cartouches qui occupent des positions diverses – et souvent peu accessibles – à l'intérieur ou à l'extérieur de certains sites qaraghanides (cf. en particulier les médaillons du mausolée de Safid Buland et le minaret du Ribāṭ-i Malik, 10.2.1, 10.2.2). En revanche, par rapport aux monuments examinés précédemment, dans le mausolée de Naḥčivān l'inscription versifiée en persan semble revêtir un rôle moins important, puisqu'elle est insérée à la fin du texte de fondation en arabe et présente un contenu assez standardisé. Nous remarquons

<sup>1178</sup> Khanikoff 1962, p. 114.

<sup>1179</sup> Jacobsthal 1899, p. 21 ; O'Kane (2009, p. 33) fournit une traduction anglaise du texte :

We shall pass but time remains  
We shall die, but may this remain in commemoration  
Lord, keep us from the evil eye.

<sup>1180</sup> Khačatrān 1987, n<sup>os</sup> 184, 190-192, p. 120, 122, 123 ; *TEI*, n<sup>os</sup> 22950-22953.

aussi qu'aucune distinction n'est faite du point de vue graphique entre l'inscription arabe et les vers persans.

En observant la graphie de ce texte, de Khanikoff s'étonnait du fait que : « la tour des Atabegs [...] nous a conservé une preuve à peu près unique que le persan même était écrit à cette époque en caractères coufiques ». <sup>1181</sup> En effet, bien que nous connaissons aujourd'hui des textes persans réalisés en écriture coufique entre la mi-V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> et le début du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, les témoignages postérieurs à la moitié du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle sont tous exécutés en cursif. <sup>1182</sup> Nous pouvons citer à titre d'exemple les inscriptions du mausolée « sud » d'Uzgend, datant de la même époque que le mausolée de Mu'mina Ḥātūn : des écritures coufiques et cursives coexistent sur ce monument qarakhanide, mais une variété de cursif a été choisie pour inscrire les vers persans (10.2.3).

Si le choix de réaliser toutes les inscriptions du mausolée de Naḥčivān en coufique peut apparaître à contre-courant, cela donne une certaine homogénéité stylistique à l'ensemble du décor architectural, dominé par des entrelacs et motifs géométriques divers. Les différentes inscriptions présentent des variations dans la taille et dans les décors des lettres et sont ornées par des compléments graphiques issus d'un répertoire assez varié de motifs géométriques et végétaux (hampes accolés, nœuds, rosettes, fleurons, etc.). Toutefois, la composition reste dans son ensemble assez sobre et équilibrée (Pl. LXXXI.2, 4).



Le distique inscrit sur le mausolée de Naḥčivān ne correspond pas à un essai littéraire particulièrement raffiné ; au contraire, il semble s'inspirer, comme la formule propitiatoire qui le suit, d'adages qui devaient être assez populaires à l'époque. Cependant, le choix d'insérer ce passage en persan à la suite d'une inscription historique portant le nom du souverain local, nous apporte un témoignage du contexte culturel de la cour des Eldigüzides qui, à l'instar d'autres dynasties de l'époque, utilisaient l'arabe pour les documents et les titulatures officiels, tout en favorisant la production d'œuvres littéraires en persan. Jahān Pahlavān et ses successeurs semblent avoir particulièrement encouragé ce phénomène, puisque ils accueillirent à leur cour de nombreux poètes, dont le plus célèbre est sans doute Niẓāmī Ganjavī (1141-1209). <sup>1183</sup>

---

<sup>1181</sup> Khanikoff 1862, p. 113.

<sup>1182</sup> Bivar 1986, p. 228.

<sup>1183</sup> Bosworth 1970*b*, p. 1139. Le célèbre roman en vers *Ḥusraw u Šīrīn* contient un éloge de Muḥammad Jahān Pahlavān et se clôt avec une élégie pour ce mécène influent, Beelaert 2001, p. 129.

Pour compléter l'étude des documents provenant des frontières occidentales de l'Iran médiéval, nous ferons mention d'un autre texte épigraphique répertorié par de Khanikoff pendant son voyage au Caucase, dont il ne reste aucune trace aujourd'hui. Il s'agit d'une inscription bilingue en persan et arménien, observée et copiée par ce savant et voyageur pendant sa visite aux vestiges d'Ānī.<sup>1184</sup> Le texte persan contient un décret émanant d'un souverain de la lignée šaddāvide, Kay Sultān b. Mahmūd b. Šāwūr b. Manūčīhr al-Šaddādī, daté de 595/1198-99 et interdisant la vente de bétail devant l'entrée de la mosquée d'Abū al-Ma' marān.<sup>1185</sup> Le passage en arménien qui conclut l'inscription n'est qu'un court corollaire du texte principal. Si l'attribution et la lecture proposées par Khanikoff sont correctes, cela signifierait que le persan était la langue couramment employée par les souverains qui contrôlaient le territoire arménien pour s'adresser à leurs sujets.

L'importance des témoignages analysés est augmentée par le fait qu'ils constituent les seules attestations connues de l'usage du persan dans l'épigraphie monumentale d'un territoire qui avait fait partie – bien que de manière essentiellement formelle – de la sphère d'influence des Grands Seljuqides. Par conséquent, ces inscriptions du Caucase constituent une tesselle importante de la mosaïque très fragmentaire qui décrit la diffusion du persan épigraphique à l'aube du VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle.

### 10.3.2 Les premières inscriptions persanes du Quṭb Minār, Delhi

Nous avons déjà eu l'occasion de traiter brièvement de la phase d'expansion des Ghūrīdes (4.1.3) : vers la moitié du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, les représentants de plusieurs branches de cette famille étendirent leur pouvoir en direction des domaines seljuqides au Khurasan et des territoires ghaznavides en Afghanistan et en Inde septentrionale.<sup>1186</sup> Les Ghūrīdes furent non seulement des conquérants, mais aussi des grands bâtisseurs, et leurs territoires sont jalonnés de monuments remarquables qui révèlent, d'une part, une forte continuité avec la tradition architecturale et les techniques de leurs prédécesseurs, et, d'autre part, l'évolution de certains dispositifs décoratifs – le décor architectural en *brickwork*, pour

---

<sup>1184</sup> Khanikoff 1852a, p. 70, 71 ; *TEI*, n° 30263. Ce site se trouve actuellement à la frontière turque avec l'Arménie (Pl. LXI.1).

<sup>1185</sup> Un texte de fondation en arabe au nom de ce même personnage est répertorié dans *RCEA*, IX, n° 3526, p. 228 ; *TEI*, n° 8259. Pour un aperçu de l'histoire des Šaddādīdes d'Ānī, qui furent vassaux des Seljuqides et des Eldigüzīdes, voir Bosworth 1996b.

<sup>1186</sup> Voir aussi O'Neal 2015.

en citer un – ainsi que l’influence de certaines pratiques étrangères, découlant en particulier de l’art indien.<sup>1187</sup>

### ***La tradition épigraphique ghūride***

La richesse et la variété des inscriptions qui ornent leurs monuments religieux et civils montrent à quel point les Ghūrides suivent le chemin tracé par les Ghaznavides en exploitant pleinement les possibilités décoratives offertes par l’épigraphie monumentale. Parmi les témoignages les plus significatifs qui ont été documentés en Afghanistan, nous citons : les diverses inscriptions qui ornent le fût du minaret de Jām (570/1174-75) ;<sup>1188</sup> les nombreux bandeaux épigraphiques conservés dans les vestiges de la *madrasa* de Šāh-i Mašhad à Garjistān, dans la province de Bādġīs (571/1176) ;<sup>1189</sup> les inscriptions des deux mausolées de Čišt-i Šarīf, à environ 140 km à l’est de Hérat (562/1167 et fin du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup>)<sup>1190</sup> et celles qui attestent des interventions ghūrides dans la Grande mosquée de Hérat (597/1201).<sup>1191</sup> Ces inscriptions correspondent toutes à des textes de nature historique ou religieuse et sont réalisées dans un éventail d’écritures coufiques et cursives ayant un caractère ornemental très prononcé. Nous constatons que le persan, qui était pourtant cultivé à la cour des Ghūrides en tant que langue littéraire, est très rarement utilisé, et jamais de manière autonome, dans le décor épigraphique des bâtiments ghūrides.<sup>1192</sup> La seule exception est constituée par une inscription coranique en écriture coufique fleurie figurant à l’intérieur du mausolée occidental de Čišt-i Šarīf, qui se termine par une date exprimée en persan (562/1167, Pl. LXXXII.1).<sup>1193</sup>

---

<sup>1187</sup> Pour une vision d’ensemble sur l’architecture ghūride en Iran oriental et en Inde, voir Hillenbrand R. 2000 ; Patel 2004.

<sup>1188</sup> Pinder-Wilson 2001, p. 166-71 ; Sourdel-Thomine 2004.

<sup>1189</sup> Casimir, Glatzer 1971.

<sup>1190</sup> Blair 1985, p. 81, 82.

<sup>1191</sup> Melikian-Chirvani 1970*b* ; Hillenbrand R. 2002.

<sup>1192</sup> Parmi les auteurs persans actifs sous les Ghūrides, nous citons Nizāmī ‘Arūzī ; ‘Awfī ; Faḥr-i Mudabbir ; Faḥr al-dīn Mubārakšāh (2.1.3).

<sup>1193</sup> Cf. Giunta 2010*a*, p. 177 (où est partiellement corrigée la lecture donnée par Blair 1985, p. 82) : *dahum ġamīd* [sic] *al-awwāl sāl-i qamar pānsad šast dū az hiġrat-i payġāmbār Muḥammad* « le 10 de ġumāda I de l’année lunaire 562 de l’hégire du Prophète Muḥammad ». Nous remarquons que l’emploi de mots persans dans la mention de la date a des attestations bien antérieures dans le monde iranien : nous citons à titre d’exemple une inscription incisée à Persépolis au nom du Būyide Abū Ḥālījār (438/1046), où les noms du jour (*rūz-i bahman*) et du mois (*māh-i aban*) sont en persan, Blair 1992, n° 43, p. 118-20 ; *TEI*, n° 26763.

### *Les inscriptions de Quṭb al-dīn Aybak*

Quelques inscriptions en langue persane apparaissent en outre sur des bâtiments érigés en Inde suite aux conquêtes achevées sous l'égide du Ghūride Mu'izz al-dīn Muḥammad b. Sām (569-602/1173-1206), par son esclave militaire turc Quṭb al-dīn Aybak (m. 607/1210).<sup>1194</sup> Après la mort de Mu'izz al-dīn en 602/1206, ce *gūlām* devint le souverain de l'Inde et le fondateur de la première dynastie des Sultans de Delhi (4.1.3). Mais il semble que, dans la dernière décennie du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, Quṭb al-Dīn fut déjà le commanditaire de certains monuments destinés à affirmer le triomphe du nouveau pouvoir musulman dans le nord de l'Inde.<sup>1195</sup>

En particulier, son nom est associé à la première phase de construction du complexe du Quṭb Minār à Delhi, comportant l'erection de l'enceinte intérieure de la mosquée hypostyle connue comme Quwwat al-Islām et du premier étage du minaret, le Quṭb Minār, placé au sud-est de cette mosquée (Pl. LXXXII.2).<sup>1196</sup> Deux inscriptions de fondation en arabe sont attribuées à cette phase de la mosquée : la première, située au-dessus du portail nord, porte la date [5]92/[1195-96] et la titulature du sultan ghūride Mu'izz al-dīn Muḥammad b. Sām (Pl. LXXXIII.1).<sup>1197</sup> Le deuxième texte, inscrit sur un côté du portail oriental, est très fragmentaire : seuls le titre [*al-su*]lṭānī, se référant peut-être à Quṭb al-Dīn, et la date du 10 (ou 20) *dū al-qa'da* 594/[13 (ou 23) septembre 1197] sont lisibles.<sup>1198</sup> Les dates 592/1195-96 et 594/1197 correspondent vraisemblablement au début et à la fin des travaux de construction de la première mosquée.

Cependant, une autre inscription monumentale figure sur le linteau intérieur de l'entrée orientale de la Quwwat al-Islām, qui affiche la date 587/[1191-92]. Or, à cette époque la ville de Delhi n'avait pas encore été conquise par les Ghūrides, ce qui laisse supposer que ce texte ne se réfère pas à la fondation de la mosquée, mais qu'il transmet un témoignage des premières victoires de Quṭb al-dīn Aybak en Inde. Le texte de l'inscription est réparti

---

<sup>1194</sup> Sur les étapes de l'avancée ghūride en Inde et le rôle de Quṭb al-Dīn Aybak dans ces conquêtes, voir Wink 1997, p. 140-52.

<sup>1195</sup> Plusieurs mosquées sont érigées dans cette phase de conquête en Inde septentrionale et élargies par la suite par les successeurs de Quṭb al-dīn Aybak ; des matériaux provenant de temples indiens y sont réemployés et plusieurs éléments et techniques liés à la tradition indienne se mélangent aux marques distinctives de l'architecture islamique, voir Hillenbrand R. 1988 et Patel 2004.

<sup>1196</sup> Des élargissements successifs de ce complexe monumental ont vu le jour entre le début du VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> s. et le début du VIII<sup>e</sup>/XVI<sup>e</sup> s. Pour un aperçu des documents épigraphiques qui relèvent de ces phases, voir Blayac 2013.

<sup>1197</sup> *al-sulṭān al-mu'azzam Mu'izz al-dunyā wa al-dīn Muḥammad b. Sām Nāṣir amīr al-mu'minīn*. Horovitz 1914, n° 3, p. 14 ; Giunta 2003b, p. 443 ; Blayac 2013, p. 218, 219 ; *TEI*, n° 8228, 24850.

<sup>1198</sup> Horovitz 1914, n° 5, p. 15 ; Giunta 2003b, p. 443, n. 12 ; Blayac 2013, p. 219 ; *TEI*, n° 8240.

entre deux longs bandeaux horizontaux et un petit cartouche rectangulaire placé sur un coté du linteau (Pl. LXXXIII.2). Le bandeau supérieur contient des versets coraniques (Coran III, 91-92). Le bandeau inférieur présente un texte commémoratif rédigé en persan, sauf pour la date et pour une invocation exécutée en arabe. Enfin, le cartouche latéral livre des formules d'invocation également composées en persan. Nous transcrivons ici les textes du bandeau inférieur et du cartouche latéral :

*Quwwat al-Islām 1*

این حصار را فتح کرد و این مسجد جامع را به ساخت بتاریخ فی شهور سنت سبع و ثمانین و خمسمائیت  
 امیر اسفہسالار اجل کبیر قطب الدولۃ و الدین امیر الامرا ای بک سلطانی اعز اللہ انصاره و بیست و ہفت  
 الت بتخانہ کی در ہر بتخانہ دو بار ہزار بار ہزار دلوال صرف شدہ بود در این مسجد بکار ستہ شدہ است /  
 خدای عز و جل بر ان بندہ رحمت کناد ہر کہ بر نیت بانی خیر دعا ایمان گوید<sup>1199</sup>

L'inscription présente la construction de la grande mosquée (*masjid-i jāmi`*) comme étant une conséquence directe de la victoire sur une forteresse (*hiṣār*)<sup>1200</sup> achevée par Quṭb al-dīn Aybak (ici « Ay bak ») au courant de l'année 587/[1191-92] à l'époque où il était le commandant en chef (*amīr isfahsalār ajall kabīr*) de l'armée ghūride.<sup>1201</sup> Le texte fait ensuite référence aux abondants matériaux dérivés du pillage de vingt-sept temples (*buthāna*) et réemployés dans la mosquée. Le cartouche latéral invoque la bénédiction de Dieu sur un personnage qui est désigné à travers la formule d'humilité *ān banda* (litt. « ce serviteur ») et qui est généralement identifié à Quṭb al-dīn lui-même.

Une deuxième inscription peut être associée à la précédente pour sa localisation et son contenu : il s'agit d'un texte cursif inscrit à l'intérieur de l'arc qui surmonte le même portail de la mosquée du côté extérieur (Pl. LXXXIII.3) et contenant des invocations en persan au nom de Quṭb al-dīn :

*Quwwat al-Islām 2*

این مسجد را بنیاد کرد قطب الدین ای بک خدای بر ان [بن] [ہ] [؟] رحمت کناد  
 ہر کہ سی (؟) این خیر (ا) دعای ایمان گوید<sup>1202</sup>

<sup>1199</sup> La version proposée ici est basée sur les lectures de Horovitz (1914, n° 1, p. 13) et Pinder-Wilson (2001, p. 171, voir *Ibid.* une traduction anglaise du texte). Voir aussi Giunta 2010a, p. 178 ; *TEI*, n° 24851.

<sup>1200</sup> Pinder-Wilson (2001, p.171) identifie ce lieu avec le « Qil'a-i Rai Pithora », c'est à dire le siège du souverain indien Prthvīrāja, bien que ce dernier ne fut vaincu de manière définitive qu'en 588/1192. Dans une note, l'auteur admet une confusion possible dans la lecture de la date, pouvant correspondre à l'année 589/[1193-94] plutôt qu'à 587 (*Id.*, p. 181-82, n. 63).

<sup>1201</sup> Les équivalents arabes de ces mêmes titres figurent dans le registre épigraphique inférieur du Quṭb Minār, dans un texte historique faisant vraisemblablement allusion à Quṭb al-dīn Aybak. Horovitz 1914, n° 8, p. 16 ; Pinder-Wilson 2001, p. 174 ; *TEI*, n° 2941.

<sup>1202</sup> Horovitz 1914, n° 2, p. 14 ; Giunta 2010a, p. 178, n. 45 ; *TEI*, n° 24851. Notre lecture reprend la version de Horovitz, tout en proposant quelques variantes basées sur l'observation du texte dans son état actuel.

Nous observons que les deux formules d'invocation sont presque identiques à celles qui figurent dans le cartouche latéral de l'inscription analysée précédemment. Cependant, Johanna Blayac a remarqué des différences significatives dans le style graphique des deux inscriptions : en effet, si le cursif aux hampes très allongées utilisé dans *Quwwat al-Islām 2* peut être comparé à l'écriture du texte de fondation au nom de Mu'izz al-dīn (Pl. LXXXIII.1), l'inscription *Quwwat al-Islām 1* est exécutée dans une écriture beaucoup plus dense, où tout espace vide du bandeau est comblé par la superposition des lettres ou par l'insertion de signes diacritiques (Pl. LXXXIII.2).<sup>1203</sup> Josef Horowitz admettait déjà que ce texte commémoratif avait été ajouté au bâtiment *a posteriori*, vraisemblablement à l'époque du successeur de Quṭb al-dīn, Iltutmīš (607-633/1211-1236).<sup>1204</sup> Blayac, quant à elle, a suggéré la possibilité d'attribuer le texte à l'époque de Fīrūz Šāh III, régnant à Delhi dans la deuxième moitié du VIII<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup> siècle.<sup>1205</sup>

En ce qui concerne le minaret adjacent à la Quwwāt al-Islām, son étage inférieur comporte six registres épigraphiques où des inscriptions coraniques alternent avec des textes historiques en langue arabe. Dans le troisième, cinquième et sixième registre à partir du haut sont cités, dans un ordre explicitement hiérarchique, les noms et les titres de Ġiyāṭ al-dīn, de Mu'izz al-dīn et de Quṭb al-dīn.<sup>1206</sup> Nous signalons en outre que Horowitz a répertorié un texte très fragmentaire inscrit en coufique sur l'étage inférieur du Quṭb Minār et probablement contemporain des autres inscriptions ghūrīdes : ce document contient la mention d'un personnage inconnu, Faḏl-i Abū al-Ma'ālī, et quelques autres mots en langue persane (*īn manāra, būd*).<sup>1207</sup> Un tel témoignage pourrait renforcer l'hypothèse qu'au moins la deuxième des inscriptions persanes de la mosquée date de l'époque ghūrīde tardive, et, plus précisément, de la phase de la fondation du complexe du Quṭb Minār (592/1195- 594/1197).

<sup>1203</sup> Blayac 2013, p. 221.

<sup>1204</sup> Horowitz 1914, p. 13, 14. O'Kane (2009, p. 69-73) a accepté cette attribution et discuté les particularités liées à la forme et au contenu du texte.

<sup>1205</sup> Blayac 2013, p. 222. Parmi d'autres arguments, l'auteur observe que l'emploi du persan dans les inscriptions monumentales de l'Inde musulmane reste très rare jusqu'au VIII<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup> siècle, voir aussi O'Kane 2009, p. 67, 68.

<sup>1206</sup> Pinder-Wilson 2001, p. 174 ; Blayac 2013, p. 222, 223 ; *TEI*, n<sup>os</sup> 2881, 2880, 2941, 37834, 37836, 37838.

<sup>1207</sup> Horowitz 1914, n<sup>o</sup> 12, p. 19 ; Giunta 2010a, p. 178 ; *TEI*, n<sup>o</sup> 25339. Le nom Faḏl b. Abū al-Ma'ālī apparaît également dans une inscription cursive sur un pilier de la mosquée Quwwat al-Islām, où il est précédé par la formule arabe *fī tawliyya al-'abd* « sous la responsabilité de l'esclave ». Cela semble indiquer que ce personnage avait été le superviseur des travaux de construction de la mosquée et du minaret, Horowitz 1914, n<sup>o</sup> 13, p. 19, 20 ; O'Kane 2009, p. 73 ; Blayac 2013, p. 219 ; *TEI*, n<sup>o</sup> 2882.

Nous remarquons finalement que les inscriptions persanes de la Quwwat al-Islām peuvent être rapprochées de deux inscriptions funéraires relevées à Ghazni, où apparaît l'invocation *ḥudāī bar (ou sar) ān banda raḥmat kunā[d]* (« Ô Dieu, accorde Ta bénédiction à cet esclave ! »). Cette formule figure en premier lieu sur le bloc de couronnement d'un tombeau qui a été attribué au VI<sup>e</sup>/ XII<sup>e</sup> siècle sur la base de considérations stylistiques (Pl. LXXXIV.1). L'inscription principale est en arabe et présente une écriture cursive aux hampes très allongées, comparable à celle des inscriptions ghūrīdes de Delhi. L'inscription persane, sculptée au sommet du bloc, est précédée par l'invocation *ḥudāī 'izz u jall* (« Dieu [est] puissant et grand ! ») et se poursuit avec une incitation à prier pour permettre au défunt d'expier ses pêchés.<sup>1208</sup>

La deuxième inscription figure sur le tombeau d'un commandant militaire appelé Šams al-dawla wa al-dīn Qutluḡ Isfahsālār (...) et mort dans le mois de *šawwāl* 601/[mai1204]. Sur une face du socle prismatique supérieur de ce monument funéraire est inscrite la formule de bénédiction susmentionnée, suivie par une invocation à la prière (partiellement déchiffrée) en persan (Pl. LXXXIV.2).<sup>1209</sup> De plus, plusieurs mots persans sont insérés dans la mention de la date, d'après un procédé qui est également attesté sur un autre tombeau postérieur de dix ans (611/[1214]).<sup>1210</sup>

Les deux derniers monuments funéraires cités peuvent être attribués à la phase de déclin du pouvoir des Ghūrīdes, marquée par des luttes entre des factions rivales liées à leur ex-*gūlāms* et par l'avancée des Khwārazm-Shahs (4.1.3).<sup>1211</sup> Les parallèles existants entre leurs inscriptions et celles de Delhi apportent un témoignage précieux sur la circulation des pratiques artistiques pendant cette phase de transition politique. Nous observons en particulier l'usage d'intercaler des textes persans « secondaires » dans le décor épigraphique des monuments civils et funéraires.<sup>1212</sup> L'étude de ces documents a amené Giunta à affirmer :

Il n'est pas hasardeux de supposer que les inscriptions monumentales de Ghazni en mi-arabe et mi-persan appartiennent toutes à l'époque post-ghaznévide et que les invocations et les éloges en langue persane furent introduites par les Ghūrīdes – sous

<sup>1208</sup> Giunta 2003a, n° 46, p. 214, 215 ; *Id.* 2010a, p. 167, 168.

<sup>1209</sup> Giunta 2003a, n° 60, p. 250-54 ; *Id.* 2010a, p. 169-71.

<sup>1210</sup> Giunta 2003a, n° 61, p. 258, 258 ; *Id.* 2010a, p. 171, 172. Plusieurs exemples de dates « persianisées » et d'invocations en persan insérées dans des épitaphes arabes sont également attestés sur des stèles (*qayrāqs*) en provenance de la Transoxiane (10.2).

<sup>1211</sup> Giunta 2003a, p. 254, 259 ; voir aussi O'Neal 2015.

<sup>1212</sup> Nous remarquons toutefois qu'aucune expression persane n'apparaît sur trois tombeaux de Ghazni attribués à l'époque ghūrīde (Giunta 2003a, n°s 22, 58, 59, p. 135-38, 245-49), sur les stèles funéraires de Bust datables entre la mi-VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> et la mi-VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle (Sourdel-Thomine 1956), ni sur un monument funéraire ghūrīde se dressant près de Multan (Flood 2001).

le règne de Mu‘izz al-dīn, à la fin du 6e/12e siècle – et, vraisemblablement, dans les épitaphes. Leur emploi à l’intérieur des textes de construction semble avoir intéressé uniquement les monuments religieux de l’Inde, au tout début de l’époque des Sultans de Delhi.<sup>1213</sup>

---

<sup>1213</sup> Giunta 2010a, p. 178.

#### 10.4 L'épigraphie persane aux V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècles : remarques conclusives

En dépit du nombre assez limité de témoignages qui ont été préservés jusqu'à nos jours, la distribution géographique et la variété stylistique des inscriptions persanes datant de la période pré-mongole nous mènent à envisager que l'usage du persan épigraphique était relativement répandu dans le monde iranien dès avant la deuxième moitié du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle. L'attestation la plus ancienne que nous avons examinée, de même que les plus récentes, proviennent des marges de l'espace persanophone : à savoir, du Pakistan (Zalamkot, 401/1011) ; de l'Inde septentrionale (Delhi, 592/1195 - 594/1197 ?) ; de l'Azerbaïdjan et de l'Arménie (Naḥčivān, 582/1186 ; Ānī, 595/1098-99). Le restant du répertoire est circonscrit autour de deux pôles géographiques et politiques majeurs : d'une part, la capitale des Ghaznavides, Ghazni (cf. notre corpus principal ainsi que les autres témoignages présentés au chapitre 9) et, d'autre part, les territoires qaraghanides occidentaux (cf. les documents provenant des sites de Safid Buland, Ribāṭ-i Malik, Uzgend et Samarkand, analysés dans ce chapitre).

L'inscription de Zalamkot (401/1011) pourrait nous fournir une preuve en faveur d'une origine « orientale » de la pratique d'inscrire le persan moderne en graphie arabe. Son témoignage est d'autant plus significatif que des inscriptions en pehlevi étaient encore réalisées en Iran nord-occidental autour de la même époque (cf. *Rādkān* 2, 407-411/1016-1021 ; *Lājīm* 1, 413/1022-23). Cependant, le document de Zalamkot reste un exemple isolé dans le paysage culturel de la première moitié du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle et, bien qu'il contienne le nom d'un commandant militaire ghaznavide, il ne fait pas montre de l'élégance formelle des inscriptions monumentales réalisées à Ghazni à cette même époque. Le choix de rédiger l'inscription funéraire de Zalamkot en persan dépendait probablement de la nécessité de rendre compréhensible son texte dans une région frontalière de l'empire ; nous avons néanmoins remarqué que le vocabulaire et la syntaxe présentent plusieurs imprécisions et semblent influencés par le formulaire épigraphique arabe.

La tradition d'orne des bâtiments royaux avec des inscriptions persanes semble prendre de l'essor au cours de la deuxième moitié du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle remontent les premiers témoignages attestés chez les Qaraghanides (Safid Buland, 447-451/1055-1060 ; Ribāṭ-i Malik, 460-472/1068-1080 ?). En ce qui concerne les nombreux

textes persans figurant sur des éléments de décor architectural en marbre relevés à Ghazni, si notre corpus principal semble dater du début du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, l'attribution chronologique de certains fragments d'inscription en écriture cursive reste incertaine. L'analyse achevée au chapitre 9 a montré que certains d'entre eux pourraient être attribués à une époque contemporaine ou antérieure de quelques décennies aux premiers documents de Transoxiane.

Si nous nous concentrons sur les similitudes et les particularités des inscriptions persanes documentées au cœur des États des Ghaznavides et des Qarakhanides, nous pouvons remarquer qu'elles présentent une certaine homogénéité du point de vue de leurs nature et fonction : en effet, elles correspondent pour la plupart à des textes versifiés de longueur variable, qui empruntent le vocabulaire et les images propres au répertoire littéraire afin de célébrer le commanditaire du monument sur lequel elles sont affichées. Des inscriptions poétiques en persan proviennent de trois bâtiments civils (le Ribāṭ-i Malik, le palais de Ghazni, le pavillon de Samarkand), et de trois monuments funéraires (le mausolée de Safid Buland, le tombeau d'Abū Ja'far Muḥammad à Ghazni, le mausolée « sud » d'Uzgend). Dans ces derniers cas, le caractère panégyrique du texte est mêlé à un propos moralisateur explicite.

Malgré les difficultés qui peuvent affecter la reconstitution de leur contexte d'origine, tous ces textes persans semblent avoir occupé une position de premier plan à l'extérieur (Ribāṭ-i Malik, Uzgend) ou à l'intérieur d'un bâtiment (Safid Buland, palais de Ghazni, pavillon de Samarkand). Par ailleurs, tous les monuments que nous venons d'énumérer présentent également des inscriptions en langue arabe, exécutées dans des registres et, souvent, dans des styles paléographiques distincts par rapport aux vers persans. Nous pouvons affirmer ainsi que dans l'architecture ghaznavide et qarakhanide des inscriptions poétiques en langue persane coexistaient avec des textes historiques, des formules religieuses ou des vœux en arabe. Cette différenciation et spécialisation des deux langues fait écho au bilinguisme pratiqué par les membres de la chancellerie pendant les cérémonies officielles, ainsi que par les hommes de lettres qui fréquentaient les cours musulmanes orientales (voir 3.2.3).<sup>1214</sup>

---

<sup>1214</sup> À propos de l'interaction de l'arabe et du persan dans la littérature et la culture des premières cours orientales, voir Bosworth 1979. Nous pouvons citer aussi plusieurs passages du *Tārīḥ-i Bayhaqī* qui attestent de la pratique de déclamer les mandats califaux en arabe et en traduction persane à la cour ghaznavide, voir Bayhaqī, I, p. 39, II, p. 441, 444, 507, 508 et trad., I, p. 128, 404, 408, II, p. 13, 14.

Au cours du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, nous observons un élargissement du champ d'application du persan épigraphique : l'inscription du mausolée « nord » de Uzgend (547/1152) est la plus ancienne inscription royale à témoigner d'une évolution. Elle correspond en effet à un texte de fondation en prose où la date, bien que conforme au calendrier arabo-musulman, est entièrement exprimée en persan. Cette date est suivie par une invocation religieuse en arabe incluse dans le même bandeau épigraphique que le segment persan. De courtes formules religieuses arabes étaient également insérées en terminaison des inscriptions *Safid Buland 1* et 2 et, peut-être, à l'intérieur des poèmes inscrits dans le palais de Ghazni (7.2.2). En outre, nous pouvons supposer que des vers persans et une formule de vœux en arabe figuraient dans le même registre épigraphique dans le « pavillon aux peintures » de Samarkand. Dans tous ces exemples, les segments arabes sont insérés à la fin d'un texte persan principal et correspondent à des invocations ou à des formules figées.

En revanche, dans plusieurs documents provenant de différentes régions du monde iranien et datant dès la fin du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, le persan et l'arabe coexistent dans un seul bandeau épigraphique, mais la hiérarchie entre les deux langues est inversée : le persan est utilisé soit en fin d'une inscription arabe pour exprimer la date (cf. le mausolée ghūride à Čišt-i Šarīf, 562/1167) soit pour compléter un texte historique ou commémoratif avec des vers et des formules standardisés (cf. le mausolée de Mu'mina Ḥātūn, 582/1186).<sup>1215</sup> Dans les territoires contrôlés par les Ghūrides, l'emploi d'invocations pieuses en persan au formulaire assez répétitif est témoigné par un texte monumental (*Quwwat al-Islām 2*, Delhi, fin du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle ?) et par deux inscriptions funéraires (Ghazni, début du VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle). Nous observons que, bien que les Ghūrides aient hérité des Ghaznavides la tradition de tapisser avec des magnifiques décors épigraphiques leurs bâtiments civils et religieux, une rupture semble être opérée du point de vue des contenus des inscriptions. En effet, la plupart des inscriptions qui ornaient ces bâtiments correspondent à des citations coraniques et à des textes historiques en langue arabe, tandis qu'aucune inscription poétique en persan n'est conservée. Pouvons-nous supposer que, dans un contexte géopolitique de plus en plus fragmenté et troublé, ce changement dans

---

<sup>1215</sup> L'inscription commémorative *Quwwat al-Islām 1* (fin VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> ?), l'inscription persane à la base du Qutb Minār et l'édit documenté par de Khanykoff dans une ancienne mosquée de Ānī (595/1198-99) pourraient constituer des exceptions, puisque leur texte principal est rédigé en persan. Cependant, pour des raisons différentes, l'attribution chronologique de ces documents n'est pas complètement fiable.

les usages épigraphiques soit motivé par la nécessité d'affirmer la légitimité de cette dynastie en mettant l'accent sur la propagande islamique ?

Dans le cas des Eldigüzides de Naḥčivān nous disposons de moins d'éléments de comparaison, ce qui nous empêche d'établir si la pratique d'orner les monuments funéraires avec des inscriptions poétiques avait été transmise à cette lignée d'Atabegs par les Seljuqides, dont ils étaient vassaux, ou bien si elle s'était développée localement. En effet, aucun monument civil ou funéraire attribué aux Grands Seljuqides n'a laissé une trace de l'usage épigraphique du persan, mais nous ne pouvons pas affirmer de manière sûre que cette absence ne soit pas due à une perte de données matérielles.

En conclusion, deux traditions se dégagent au cours de deux premiers siècles de développement de l'épigraphie persane : d'une part, l'usage d'inscrire des textes poétiques en cette langue dans les résidences et mausolées royaux, attestée à partir de la deuxième moitié du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, et, d'autre part, la pratique d'insérer des passages en persan à l'intérieur de certaines inscriptions arabes, que nous avons vue se répandre au cours de la deuxième moitié du VI<sup>e</sup>/ XII<sup>e</sup> siècle. Les deux traditions seront destinées à se poursuivre et à prendre de l'ampleur aux époques suivantes.